

*LA SCIENCE
ET LA FOI.*

*Résumé du cours
de M^r l'Abbé
MÉRIC,
à la Sorbonne,
en 1879-1880.*

Emile Chénou.



Ils sont vains tous les hommes en qui
n'est pas la Science de Dieu ; car ils n'ont
pas pu, des choses qui paraissent, s'élever
à connaître Celui qui est ; ils n'ont pas, en
considérant les œuvres, connu quel était
l'ouvrier.

(La Sagesse, XIII, 1.)

La crainte du Seigneur est la sanc-
tification de la Science.

(L'Ecclésiastique, I, 17.)

I.

Introduction.

Dans un article, écrit, il y a cinquante ans environ, et intitulé : Comment les Dogmes finissent, Jouffroy prononçait en quelque sorte l'oraison funèbre du catholicisme, et saluait l'aurore de la religion naturelle, dont il était l'apôtre infatigable. « Le catholicisme, disait-il, n'est bon qu'à guider l'enfance des peuples ; quand ils sont, comme aujourd'hui, arrivés à leur maturité, il doit disparaître, pour céder la place à la religion philosophique, c'est à dire à la religion de l'avenir. » Jouffroy s'est trompé sur deux points : 1° Le catholicisme n'est pas mort, et il ne saurait mourir ; en vertu même de son origine divine, et de son principe d'immuabilité, il est au dessus des fluctuations, qui ne peuvent manquer d'atteindre et d'engloutir, tout système religieux, philosophique ou théologique, qui se décore du nom usurpé de religion ; — 2° Ses doctrines, loin de constituer la croyance de la postérité, devaient à peine lui survivre. Elles succombèrent en effet sous des attaques bien autrement redoutables, et sous des négations bien autrement radicales que celles des sensualistes du XVIII^e siècle,

que Jouffroy avait combattus avec succès. Le Déisme n'était pas assez fort pour résister à la philosophie nouvelle, revêtue d'un appareil scientifique, qui en impose toujours au vulgaire, et faisant circuler avec audace les théories étranges du matérialisme positiviste.

L'assaut que la philosophie Déiste n'avait pu repousser, la religion catholique le soutint. En vain de nombreux ennemis, dont elle gêne l'ambition, l'attaquèrent au nom des sciences naturelles, philosophiques et sociales. En vain ~~elles~~^{ils} entassèrent les affirmations et les hypothèses; l'Eglise Catholique démasqua les unes, et montra l'inanité des autres. Tous les conflits qu'on prétend trouver entre la science et la Religion se réduisent à des malentendus, des erreurs, ou des mensonges. Ce résultat était prévu; car la Science et la Religion, deux sœurs nées d'une même source, et sorties d'un même principe, Dieu, ne peuvent être en conflit. affirmation toutes deux de la Vérité, l'une dans l'ordre naturel, l'autre dans l'ordre surnaturel, elles suivent des chemins convergents, aboutissant sous deux à l'Être Eternel et infini, expression suprême de toute vérité. — Ce n'est jamais avec la vraie Science que la Religion est en conflit, mais seulement

3

avec une certaine catégorie de savants, - qui prennent le plus souvent leurs rêves pour des réalités, et leurs hypothèses hasardées pour des principes scientifiques. Ces personnes ne sont en somme que de faux savants, c'est à dire la plus dangereuse des variétés d'ignorants; car mieux vaut l'ignorance simple que l'erreur ~~maladroite~~.

Ces conflits de la Religion avec la fausse science se rencontrent dans trois ordres d'idées différents: 1° dans les sciences naturelles; 2° dans les sciences philosophiques; 3° dans les sciences sociales.

1° Sciences naturelles. = C'est surtout sur le terrain des sciences naturelles que la lutte aujourd'hui a pris le plus de vivacité. On a prétendu notamment que les découvertes de la géologie, de l'astronomie, de la physique et de la chimie, battaient en brèche le récit inspiré, qui forme la première page de la Bible, et où Moïse nous esquisse à grands traits l'histoire de la création du monde et de l'homme, de l'origine de la vie, et de l'unité de la race humaine. Ainsi, à la doctrine de la création, on oppose la théorie de l'éternité de la matière, et des forces qui l'animent, (forces, qui entre parenthèses ne sont pas clairement définies). On se rit des six « jours » de la Genèse, et de la date assignée par Moïse à la nais

ance d'Adam, en soutenant, à l'aide de conjectures plus ou moins fragiles sur la durée des couches géologiques et des fossiles qu'on y rencontre, que la terre et l'homme ont une antiquité bien supérieure à celle qu'indique ou que semble indiquer Moïse. On nie l'unité de la race humaine, on prétend que l'homme descend du singe, et que son âme n'est qu'une agglomération d'opérations intellectuelles antérieures, etc... Tout en préconisant ces systèmes anti-scientifiques, tellement bizarres et fantastiques, que M. Brongniart, en plein Institut, a pu les appeler des Coutés de fées, on affecte une grande indifférence pour la Religion Catholique. à la première page de leurs livres, les partisans apparents ou convaincus de ces théories, déclarent qu'ils ne s'arrêteront pas à ce tissu de légendes et de fables mythologiques; mais dès la seconde page, commencent contre elles des attaques, dont la violence varie en général en raison inverse du mérite de l'auteur.

Quand on parcourt ces ouvrages, qui sont ordinairement des journaux, des revues, des brochures, de hâtives compilations, rarement des livres dont l'éten due soit une garantie de travail sérieux,

une triple impression s'en dégage : 4

1° Il y a beaucoup de savants, qui s'adonnent à la science uniquement pour y trouver ce qu'elle ne peut pas fournir, c'est à dire des armes pour combattre la vérité catholique. Il y a là un esprit de parti pris, qui ôte toute valeur, sinon à leurs recherches, du moins à bon nombre de leurs conclusions. Ce n'est pas ainsi que procède le vrai savant; il n'interroge pas les faits pour leur faire donner une réponse convenue; il les laisse parler d'eux-mêmes. Il ne se hâte pas de bâtir des systèmes ~~complets~~ sur des expériences incomplètes ou des observations qui peuvent n'être que des illusions, comme un historien qui établirait des théories sur des textes fragmentaires, ou des documents apocryphes. Non; mais il marche d'un pas lent, attendant qu'il soit arrivé au sommet de la montagne pour contempler le soleil, dont il ne peut jusque là qu'apercevoir quelques rayons;

2° Presque tous les savants ignorent la religion qu'ils attaquent; ils lui attribuent des enseignements qu'elle n'a jamais donnés, et dont la réputation commode leur assure un triomphe facile auprès des esprits inattentifs. à ce point de vue, il est un reproche grave à adresser aux théologiens. Trop

souvent ils ont émis des systèmes théologiques hasardés, qu'ils ont d'ailleurs le droit d'émettre sous leur propre responsabilité, sans indiquer suffisamment qu'ils n'exposaient pas l'enseignement catholique, mais seulement leurs vues personnelles. D'honorables savants ont pu s'y tromper, et prendre pour des dogmes de simples opinions, dont la science leur montrait la fausseté. Il y a là encore un malentendu, seulement la faute en est aux théologiens;

3° Il y a beaucoup de gens, étrangers d'ailleurs aux sciences, qui s'empressent d'accepter comme un principe incontestable, toute hypothèse, toute conjecture qu'une découverte nouvelle viendra peut-être, dans quelques années, reléguer au rang des hérésies scientifiques, et qui l'opposent triomphalement à la vérité catholique. En résumé parti pris, ignorance, et crédulité, voilà les trois grandes sources des malentendus qui divisent sur le terrain scientifique, l'Eglise et ses adversaires.

En essayant de dissiper ces malentendus, nous ne devons pas perdre de vue les trois principes suivants: -

1° Respecter absolument la personne des savants de bonne foi; car tout travail consciencieux a droit au respect; et c'est d'ailleurs le ~~le~~ meilleur moyen de ramener ~~et~~ ces savants à la vérité; -
 2° Séparer avec soin tout ce qui est dogme, c'est-à-dire s'impose à la foi, de tout ce qui est de libre discussion entre catholiques; - 3° Demander aux savants de faire à leur tour le même travail, et de dégager les principes scientifiques incontestables de tout ce qui n'est que conjecture. - S'il y a conflit entre les dogmes et les principes, alors, ou la science, ou la religion est fautive. Mais ce conflit, on ne le trouvera pas, et on ne peut pas le trouver; car d'où qu'elle vienne, la Vérité ne saurait être contradictoire!

2° Sciences philosophiques. = En philosophie, la lutte existe aussi, mais ~~est~~ moins vive; car notre siècle est devenu essentiellement pratique, et s'est ~~pratiquement désintéressé~~ ^{fort} désintéressé des débats purement métaphysiques. Cette tendance de l'esprit moderne se manifeste clairement dans les principaux systèmes philosophiques que nous aurons à combattre: matérialisme, positivisme, panthéisme, athéisme.

Tous les phénomènes psychologiques, ils prétendent les expliquer par les sciences naturelles; et l'on retrouve là encore des objections tirées de données expérimentales et de considérations physiologiques. Il y a plus; le positiviste ~~se~~ déclare hautement qu'il ne croit qu'à ce qui tombe sous les sens, comme si leur certitude était absolue! Il aboutit ainsi au pyrrhonisme, le jour où il se prend à douter de cette certitude; il tombe toujours dans l'athéisme, puisqu'il ne voit pas Dieu, dans le matérialisme, en déclarant que la matière existe seule, et dans le panthéisme, parce qu'il arrive forcément à admettre l'éternité de cette matière, qui est Dieu alors!

à côté du matérialisme sous ses formes diverses, il existe encore quelques philosophes déistes, reconnaissant l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, mais niant la possibilité des miracles, dont ils admettent cependant le premier et le plus grand: la création! Mais ces philosophes, nombreux et populaires au début de ce siècle (Royer Collard, V. Cousin, Jouffroy, etc...), sont devenus rares et délaissés. Pris entre deux feux, ils sont

6

forcément entamés par les matérialistes qu'ils combattent, ou par les Catholiques qu'ils attaquent, de sorte qu'ils finissent, les uns par devenir positivistes, les autres par devenir catholiques. Il ne reste en somme en présence que deux combattants : le matérialisme et le catholicisme, c'est à dire l'erreur et la Vérité, deux ennemis en guerre depuis la création du monde.

3^o Sciences sociales. — Sur le terrain des sciences sociales, la lutte prend un caractère militant, grâce à l'adjonction presque inévitable de la politique. Là l'Eglise Catholique se trouve en présence des faux-libéraux, qui voudraient supprimer l'enseignement religieux dans les écoles publiques, sous prétexte de bannir l'anarchie, qu'ils ne font ainsi qu'alimenter; et en présence aussi des socialistes, qui l'attaquent au nom d'une fausse économie politique, la plus douteuse et la plus versatile de toutes les sciences. Là encore, supérieure à toutes ces clameurs, l'Eglise affirme chaque jour une invincible vitalité. Elle n'a qu'un

regret, c'est de compter parmi ses adversaires quelques hommes qui seraient dignes de combattre pour elle.

En résumé donc, la Vérité Catholique ressemble à une citadelle immense, que trois armées ennemies attaqueraient à la fois : naturalistes, philosophes, socialistes. Mais en vain l'assaut groude autour de ses murailles ; les défenseurs sont calmes, ils ont Dieu pour eux. En vain le blocus se prolonge ; les défenseurs sont patients, ils ont l'éternité devant eux. En vain la mort les atteint ; qu'importe ! Tous les chrétiens peuvent mourir, la Religion ne périra pas.

II.

Après avoir montré la source et le caractère des prétendus conflits entre la Science et la Religion, il faut encore montrer que des conflits réels ne peuvent avoir lieu. Leur impossibilité en effet devient évidente, quand on cherche sur quel terrain ils pourraient se produire. De terrain commun entre la Science et la Religion, on n'en trouve pas, et on n'en saurait trouver ; car elles diffèrent, et par leur principe, et par leur méthode, et par leur objet. Le but seul leur est com-

mun, c'est l'acquisition de la vérité. 7

1° Différence quant au principe. = La science peut se définir : « La connaissance par la raison des phénomènes ^(de leurs causes) et de leurs lois. » Ce ne sont pas les savants eux-mêmes qui ont ainsi défini la science, mais les philosophes. Les savants en effet ne définissent que la science spéciale à laquelle ils se sont adonnés. Ils travaillent sur des terrains séparés, pour ainsi dire, et sans se regarder, malheureusement. Le philosophe seul s'est demandé s'il n'y avait pas un trait commun à toutes ces sciences qu'il voyait se développer sous ses yeux, faisant ainsi un peu de cette science comparée, qui est encore à faire, et qui doit résumer dans l'avenir toutes les connaissances humaines. Ce trait commun, il l'indique dans la définition précédente. Le théologien suit la même marche, mais il donne une définition plus haute de la science, qui a le double avantage d'ouvrir à l'esprit humain des horizons d'une incomparable beauté, et de fixer en outre, d'une manière exacte, l'objet et la limite des efforts de la science; il dit : « La Science est la connaissance par la raison de l'acte créateur de Dieu. »

Mais en laissant de côté ce point de vue un peu abstrait, on voit que les deux défini-

nitious s'accordent en un point, c'est
qu'elles appuient toutes deux la Science
sur la raison. La Raison, voilà le princi-
pe de la Science. L'Eglise Catholique ne
la ~~nie~~ pas en effet, comme ont eu le tort
de le faire quelques esprits inquiets. Loin
de là; elle a condamné les traditionnalis-
tes, et les jansénistes, les uns prétendant
que la révélation, conservée par la tradi-
tion, était la source unique des connais-
sances de l'homme, incapable de rien ap-
prendre en dehors d'elle; les autres, pré-
tendant que la raison humaine infectée
dans sa source et mauvaise par sa natu-
re, ne pouvait apprendre à l'homme que
le mal. — La raison peut quelquefois s'é-
lever jusqu'à l'intuition. Il est arrivé
que des savants, illuminés pour ainsi dire
d'une lumière soudaine, ont découvert en
un instant des solutions qu'ils cherchaient
péniblement depuis longtemps. Cette in-
tuition des savants, s'appelle inspiration
chez les artistes. C'est à ce signe qu'on
reconnait l'homme de génie. — Dans
cette raison toutefois, même s'élevant
jusqu'à l'intuition, il y a toujours un
peu de foi naturelle. Le savant croit
d'abord à sa propre raison; il croit en-

suite aux travaux de ses devanciers, aux conclusions qu'ils ont formulées. Que de choses, qu'il accepte sans contrôle; que de résultats, qu'il admet sans examen! On ne saurait le lui reprocher: il prend la science au point où il la trouve; c'est la condition nécessaire pour qu'il la fasse avancer. La vie est trop courte, pour que chaque homme refasse personnellement le travail des générations qui l'ont précédé. Mais cela n'empêche pas que la raison ne soit le principe de la science.

Au contraire la Religion s'appuie ~~sur~~ ^{avant tout} ~~sur~~ sur la foi. Elle parle; et sa parole s'impose; et ne se discute pas. Cela tient à ce que la vérité que ses représentants ont la mission d'enseigner, ce n'est pas eux qui l'ont trouvée; elle a été révélée par Dieu lui-même. De là lui vient son caractère absolu. Il n'est pas besoin de raisonnements pour la constater, pour se la démontrer, pour se convaincre qu'on ne se trompe pas. Il n'y a qu'à croire. — L'homme a le désir impérieux de savoir d'où il vient, où il va. Dieu, bon, ne pouvait le laisser vivre avec ce tourment de connaître sa destinée; il fallait donc qu'Il la lui révélât. C'est cette Révélation qui a été confiée à l'Eglise Catholique,

avec le devoir de la répandre dans tout l'univers. Ce n'est donc pas un fondement humain, mais un fondement divin qui est celui de la Religion. Voilà pourquoi, ne pouvant s'appuyer sur un principe impuissant et borné comme la raison, elle s'appuie forcément sur la foi, première différence avec la Science.

2^o Différence quant à la méthode. =
La méthode de la Science, c'est l'expérience, c'est l'observation. Elle cherche; et pour cela elle doit porter son attention sur tous les phénomènes, les analyser, les coordonner, pour en découvrir les causes, puis les lois qui les régissent. - Il est fort difficile d'observer; il faut pour cela des conditions morales, intellectuelles, et matérielles, qui trop souvent font défaut. Les conditions morales consistent dans l'honnêteté, la sincérité, l'impartialité de l'observateur; il ne doit pas plier les faits à ses préjugés, ce qui arrive trop fréquemment même à des savants de bonne foi. Il faut en outre une grande attention, qui ne se laisse distraire par rien, et une intelligence suffisante pour comprendre ce qu'on voit, conditions intellectuelles, qui ne se

9

rencontrent pas non plus chez le premier venu. Enfin il faut des conditions matérielles difficiles à réaliser. On a fait de nos jours de grands progrès sous ce rapport; mais quelques progrès que l'on fasse, on comprend qu'ils ne peuvent dépasser une certaine limite vers laquelle on ne peut que tendre sans espoir de l'atteindre; par exemple il faudra bien s'arrêter, le jour où l'on aura inventé des instruments si délicats que les organes humains seront insuffisants pour en apprécier la délicatesse. — On voit qu'il est fort difficile d'observer; aussi que d'erreurs d'observation! Dont quelques-unes ont longtemps entravé la science. Ne citons que pour mémoire ce « savant » moderne, qui crut avoir découvert le protozoaire rudimentaire d'où Darwin fait découler tous les animaux et l'homme. Sa trouvaille fut pompeusement annoncée; on donna un nom au protozoaire; nombre de « savants » s'empressèrent de le décrire dans leurs ouvrages; la théorie darwiniste était enfin démontrée!... lorsqu'un jour un chimiste anglais s'aperçut que ledit protozoaire n'était qu'un précipité minéral!! L'observateur avait

manqué d'impartialité et d'attention. —
Il résulte de tout ceci que la Science ne
peut être le partage que d'un petit
nombre d'hommes, esprits d'élite que sa
possession récompense d'un travail opi-
niâtre, et qui surgissent de loin en loin
pour l'honneur de l'humanité.

La Religion procède tout autrement;
sa méthode consiste dans l'autorité. Il
lui fallait en effet un moyen facile,
universel, et infailible: facile, pour
qu'il ne fût pas à la portée des intelli-
gences supérieures seulement; — univer-
sel, pour qu'il pût satisfaire tous les
hommes; car si l'homme peut fort
bien vivre sans se préoccuper de la sci-
ence, ni s'intéresser à ses progrès, il ne
peut pas rester indifférent ~~à~~ en face
du problème de sa destinée. Côté ou tard,
il se demande d'où il vient, où il va; la
Religion doit pouvoir lui répondre. Cela
est si vrai, que des peuples entiers ont
pu vivre longtemps sans science, aucun
n'a vécu sans religion; — infaillible enfin,
pour procurer à l'esprit une certitude
absolue; car autrement son but serait
manqué; dépourvue du caractère d'in-
faillibilité, la Religion se réduirait à

n'être qu'un système philosophique, que tous pourraient discuter, et qui deviendrait par suite inutile.

3^o Différence quant à l'objet. = L'objet de la science, c'est la connaissance des lois de la nature. Elle rassemble d'abord les phénomènes; en les groupant, elle trouve leurs causes; en groupant les causes, elle découvre leurs lois; c'est alors seulement qu'elle est science. -- Mais ces phénomènes, ces causes, ces lois appartiennent exclusivement à l'ordre naturel. La Science se renferme dans l'étude de la création.

La Religion au contraire va plus haut; son objet, c'est le Créateur et sa créature envisagée au point de vue sur-naturel. La nature de l'Un, la destinée de l'autre, leurs rapports réciproques, voilà sur quoi porte son enseignement. Elle indique aussi à l'homme ce qu'il doit croire, et ce qu'il doit faire, c'est à dire diriger son intelligence et sa volonté. Tout cela est en dehors du domaine de la Science.

ainsi donc, principe, méthode, objet, rien n'est commun entre la Science et la Religion. & Comment un conflit pourrait-il naître ?

4^o Différence quant aux résultats. =
Nous venons de voir : que la science s'appuie sur la raison, tandis que la religion est fondée sur la foi ; que la science cherche et observe, tandis que la religion sait et enseigne ; qu'à la science appartiennent les corps, l'espace et le temps ; à la Religion au contraire les âmes, l'infini, et l'éternité. De ces trois différences, en découle une quatrième, facile à prévoir, entre les résultats.

La Religion a un triple résultat : =
1^o elle engendre la certitude. En effet du moment que l'on est en possession de cette double vérité : 1^o Dieu a parlé ; 2^o Il a institué sur la Terre une autorité dépositaire de la vérité révélée, et qui parle à son tour en son nom, alors en écoutant l'Eglise, qui est cette autorité, on sait qu'on entend la parole de Dieu même, et comme Dieu ne peut ni se tromper, ni nous tromper, en vertu même de son essence éternelle et infinie, on sait qu'on entend forcément la vérité. De là certitude complète ; = 2^o elle offre à tous un moyen facile d'arriver à cette certitude. Dans le plus petit hameau en effet se trouve un homme, un prêtre, qui parle au nom de l'Eglise,

M

et qui enseigne sa sainte doctrine, résumée dans ce simple livre, trop oublié, qu'on appelle le Catechisme; = 3° elle produit l'apaisement de l'esprit; car sachant qu'il peut atteindre la certitude, et l'atteindre facilement, l'homme cesse d'être tourmenté, au lieu de chercher avec inquiétude une solution qu'il ne trouvera pas ^{seul}, il n'a qu'à interroger un prêtre, ou à ouvrir un catechisme.

Ces trois résultats sont inconnus à la science. qu'ils sont rares en effet. Les cas où elle-même ose dire qu'elle est certaine de ce qu'elle avance! En dehors des sciences mathématiques, qui ne sont pas des sciences naturelles, on ne trouve le plus souvent que contradictions, hypothèses, affirmations gratuites. Un savant ne parvient à acquiescer quelques vérités, qu'à l'aide de laborieux efforts, de perspicacité, de pénétration, qualités qui sont l'appanage de quelques hommes d'élite, et sont refusées au plus grand nombre. Le moyen que la science met à la disposition de ses adeptes, n'est donc pas un moyen facile; il n'est pas à la portée de tout le monde. En fa

ce de ces incertitudes et de ces difficultés, quel esprit se sentirait apaisé ?

Ainsi, le monde sera toujours divisé entre deux sortes d'hommes : les savants, qui cherchent, et vivent leur vie à la poursuite d'une vérité, qui vient rarement couronner leurs respectables efforts ; les croyants, qui découragés par la fragilité de la vie et l'impuissance de la raison humaine, se désintéressent des choses d'ici-bas, et se préoccupent davantage des choses éternelles, les seules qui ne passent point. Mais un jour le savant et le croyant se rapprochent, c'est qu'ils ont vu passer sous les deux à travers le monde créé, la parole révélée de Dieu, illuminant à la fois la science et la religion, source et fin de toute vérité.

III.

ayant constaté que la Science et la Religion ne pouvaient être en conflit, parce qu'elles ne pouvaient se rencontrer sur aucun terrain commun, et qu'elles vivent côte à côte dans deux sphères entièrement dis-

tinctes, il faut observer en historien* et en philosophe*, quelles sont les attitudes diverses que peuvent prendre les savants vis-à-vis de la Religion. Ils peuvent être ses auxiliaires, ses ennemis, ou des indifférents.

1° Ils peuvent être ses auxiliaires. Il en a été ainsi pendant longtemps. Chez les Hébreux et tous les peuples anciens, le prêtre est à la fois le dispensateur de la science divine et humaine; c'est lui qui enseigne au peuple les vérités de l'ordre surnaturel et naturel. Chez les sauvages modernes, il en est encore ainsi, tant les peuples que n'ont point égarés les sophismes, comprennent que c'est à ceux qui sont le plus fréquemment en communication avec la Divinité qu'il appartient d'enseigner tout ce qui vient d'Elle, la connaissance du monde invisible, la connaissance du monde visible. — En France, il en fut ainsi jusqu'au XVIII^e siècle; et à cet égard, son histoire présente jusqu'à cette époque trois phases bien distinctes: dans la première période, les Barbares envahirent la Gaule, et s'y établirent. Devant eux,

Disparaît une civilisation déjà puis-
sante ; l'Église chrétienne en recueille
les débris, et ses évêques se mettent en
devoir de civiliser les Barbares. Ils leur
apprennent en même temps la religion
du Christ, et les éléments des lettres et
des sciences. En face des palais, ils bâ-
tissent des monastères ; en face des dou-
jons, ils ouvrent des écoles. La force
morale triomphe de la force matéri-
elle. Saint Rémy baptisant Clovis res-
te comme l'expression historique,
et le symbole caractéristique de cette
première phase. Toute l'activité de
la science se porte vers le bien. — A-
vec le moyen âge, s'ouvre une se-
conde période. La France est paci-
fiée ; la civilisation renaît ; on s'ef-
force de toutes parts de dissiper les
ténèbres qui régnaient encore. La sci-
ence est plus que jamais la servan-
te de la théologie. En l'honneur du
Dieu vivant, des théologiens se font
souvains, comme Albert le Grand, phi-
losophes comme St Thomas d'Aquin,
architectes comme les sublimes cons-
tructeurs de nos magnifiques cathé-

13

Drales gothiques, où s'incarnent de grandes pensées religieuses. Ce qui distingue cette époque, c'est la recherche de la vérité. — Enfin troisième phase, qui part de la renaissance pour atteindre son apogée sous Louis 14: par le ciseau, par le pinceau, par la plume, par la parole, des artistes, des écrivains, des orateurs chrétiens produisent des œuvres immortelles de beauté, où circule une puissante sève religieuse. C'est le grand siècle, celui de Michel-Ange, de Raphaël, de Corneille, de Racine, de Bossuet, de Fénelon, etc... La science est alors tournée vers le beau. = Aujourd'hui, nous sommes entrés dans une quatrième période, période de profonde décadence morale: les savants se portent vers l'utile, vers le bien-être matériel; leur science s'est ravalée à l'industrialisme. Dans cette voie, la Religion ne les a pas suivis; car si le bien, le vrai, le beau manifestent Dieu, l'utile ne manifeste que l'homme; ^{ou} où Dieu disparaît, la raison humaine peut ^{rien} faire encore quelques pas; mais la Religion la livre alors à sa propre faiblesse.

2° Les savants peuvent être hostiles à la religion. - C'est l'attitude prise aujourd'hui par un assez grand nombre d'entre eux. Pour comprendre comment les savants peuvent être hostiles à la religion, il faut voir en quoi ils peuvent la servir, ce qui paraît impossible d'après ce qu'on a dit sur la distinction de leurs domaines respectifs. Il n'en est rien. L'Eglise en effet enseigne que la Bible est inspirée de Dieu; or on trouve dans la Bible des renseignements sur l'origine du monde et de l'homme, qui par un certain côté rentrent dans les sciences naturelles. Si les savants en fouillant la terre, et procédant à des comparaisons minutieuses, parviennent à des résultats semblables à ceux qu'indique Moïse, il y aura là une confirmation de l'enseignement de l'Eglise, qui pourra contribuer à ramener quelques incrédules à la foi. En cherchant ~~au contraire~~, comme plusieurs le font aujourd'hui, à prendre l'Écriture Sainte en défaut, on conçoit qu'au contraire les savants se montrent hostiles à la Religion. Elle ne s'en émeut pas; car elle sait « que les portes de l'enfer ne prévaudront pas

contre elle »; mais elle plaint le savant, qui en agissant ainsi, ment à son titre; car au lieu de faire avancer la Science, il la trouble, il la retarde, il enchaîne ses progrès, en la forçant à marcher dans une fausse direction. Que de temps perdu, pour lui d'abord, pour ceux qui viendront après lui ensuite! C'est l'inévitable résultat auquel aboutissent ceux qui veulent chercher dans la Science, ce qu'elle refusera toujours de leur donner, des armes contre la Religion, sa sœur.

3° Les savants peuvent se montrer indifférents vis-à-vis de la Religion. — Cette attitude est moins mauvaise que la précédente; mais le théologien ne saurait, lui, s'y montrer indifférent. Il est pénible en effet de voir le savant se priver, en s'éloignant de la religion, d'un secours puissant, qui n'est pas absolument indispensable, il est vrai, pour les sciences purement naturelles, mais qui le devient ~~le~~ pour les sciences philosophiques ou sociales, dont l'homme est l'objet; car avec l'homme, entre en ligne de compte un élément moral, sur lequel la Religion peut seule énoncer la Vérité.

Chapitre 1 : Sciences naturelles.

Le chapitre premier de la Genèse est le champ de bataille sur lequel, depuis Celsus, se perpétue la lutte de la vérité catholique contre les objections que les « savants » prétendent lui opposer victorieusement au nom de leurs hypothèses cosmogoniques. Le chapitre premier de la Bible ne traite pas en effet seulement de questions théologiques et morales. Il affecte dans sa forme des allures scientifiques, et nous donne sur la création du monde, sur l'origine de la vie, sur la naissance de l'homme, sur l'unité de la race humaine, des renseignements considérés par les savants comme rentrant dans le domaine scientifique. Aussi les ont-ils soumis à un contrôle minutieux, d'où il est résulté pour les personnes impartiales une pleine confirmation du récit inspiré de Moïse, et pour les autres de flagrantes contradictions. Mais ces dernières, malheureusement pour elles, ou se sont trop hâtées de prendre pour des vérités leurs conjectures, que la science moderne a reléguées au rang des utopies, ou, comme Voltaire rééditait Celsus, ont

manifesté la plus complète ignorance du sens des expressions hébraïques qu'elles attaquaient, et de la science au nom de laquelle elles les attaquaient.

Il est donc bon de lire avant tout ce premier chapitre de la Genèse, dans son texte littéral, sous sa forme simple, poétique, et empreinte du cachet majestueux d'inspiration qui élève si haut les œuvres du prophète d'Israël. Nous le comparerons ensuite aux données de la géologie, et la concordance éclatera à chaque mot. Voici ce que dit Moïse:

« 1. Au commencement Dieu créa le ciel et la terre.

2. La terre était déserte et vide; et les ténèbres couvraient la face de l'abîme. L'esprit de Dieu planait à la surface des eaux. = 3. Dieu dit: ~~que~~ que la lumière soit; et la lumière fut. 4. Dieu vit que la lumière était bonne, et il sépara la lumière des ténèbres. 5. Et il appela la lumière, jour; et les ténèbres, nuit. Il y eut un soir et un matin; et ce fut le premier jour. = 6. Dieu dit aussi: « Qu'une étendue soit entre les eaux, et qu'elle sépare les eaux d'avec les eaux. » 7. Et

Dieu fit l'étendue ; et il sépara les
eaux qui sont au dessus de l'étendue
Des eaux qui sont au dessous de l'é-
tendue. Et il en fut ainsi. 8. Et Dieu
appela l'étendue, ciel. Il y eut un
soir et un matin ; et ce fut le second
jour. = 9. Et Dieu dit : que les eaux
qui sont sous le ciel se rassemblent
en un seul lieu, et que l'aride pa-
raisse. Et il fut ainsi. 10. Et Dieu
appela l'aride, terre ; et les eaux
rassemblées, mer. Et Dieu vit que cela
était bon. 11. Et il dit : que la terre
fasse germer des plantes verdoyantes
avec leur graine, et des ~~fr~~ arbres frui-
tiers qui, chacun selon son espèce, ren-
ferment en eux-mêmes leur semence
[pour se reproduire] sur la terre. Et
il fut ainsi. 12. La terre produisit
donc des plantes qui portaient leur
graine suivant leur espèce, et des
arbres fruitiers qui renfermaient
leur semence en eux-mêmes, cha-
cun suivant son espèce⁽¹⁾. Et Dieu
vit que cela était bon. 13. Il y eut
un soir et un matin, et ce fut le 3^e

(1) Mais, on le voit, ^{semble} enseigner déjà l'in-
variabilité des espèces.

sième jour. = 14. Dieu dit aussi : Qu'il y
 ait dans le ciel des corps lumineux qui
 divisent le jour d'avec la nuit, et qu'ils
 servent de signes pour marquer et les
 temps, et les jours, et les années. 15. Qu'
 ils luisent dans le ciel et qu'ils éclairent
 la terre. Et cela fut ainsi. 16. Et Dieu fit
 deux grands corps lumineux : l'un plus
 grand, pour présider au jour ; l'autre
 moins grand, pour présider à la nuit ;
 il fit aussi les étoiles. 17. Et il les pla-
 ça dans le ciel pour luire sur la terre ;
 18. pour présider au jour et à la nuit,
 et pour séparer la lumière d'avec les té-
 nèbres. Et Dieu vit que cela était bon. 19.
 Il y eut un soir et un matin ; ce fut le
 quatrième jour. = 20. Dieu dit encore : Que
 les eaux produisent les animaux qui
 nagent, et que les oiseaux volent sur
 la terre et sous le ciel. 21. Et Dieu créa
 les grands ^{monstres marins} ~~monstres~~ ; et tous les animaux
 qui ont la vie et le mouvement, que les
 eaux produisent chacun selon son es-
 pèce, et il créa aussi des oiseaux cha-
 cun selon son espèce. Il ~~fit~~ vit que cela
 était bon. 22. Et il les bénit, en disant :
 Croissez et multipliez-vous ; remplissez
 la mer, et que les oiseaux se multiplient.

sur la terre. 23. Il y eut encore un soir
et un matin ; ce fut le cinquième jour. =
24. Dieu dit aussi : que la terre produise
des animaux, vivant chacun selon son
espèce, les animaux domestiques, les rep-
tiles, et toutes les bêtes selon leurs diffé-
rentes espèces. Et cela fut ainsi. 25. Dieu
fit donc les bêtes de la terre selon leurs
espèces ; les animaux domestiques, et
tous ceux qui rampent sur la terre,
chacun selon son espèce. Et il vit que
cela était bon. 26. Dieu dit ensuite : Fai-
sons l'homme à notre image et à notre
ressemblance ; et qu'il domine sur les
poissons de la mer, et sur les oiseaux
du ciel, et sur les animaux, et sur toute
la terre, et sur toute la terre, et sur tous
les reptiles, qui se meuvent sur la ter-
re. 27. Et Dieu créa l'homme à son ima-
ge ; et il le créa à l'image de Dieu : il
le créa mâle et femelle. 28. Dieu les bénit
et leur dit : Croissez et multipliez-
vous ; remplissez la terre et vous l'assujétis-
sez ; dominez sur les poissons de la mer,
sur les oiseaux du ciel, et sur tout ani-
mal, qui se meut sur la terre. 29. Dieu
dit encore : Voilà que je vous ai donné
toutes les plantes répandues sur la

terre, et qui portent leur semence; et tous les arbres fruitiers, qui ont leur germe en eux-mêmes, et tous les animaux pour servir à votre nourriture. 30. Et j'ai donné leur pâture à tous les animaux de la terre, à tous les oiseaux du ciel, à tout ce qui vit et se meurt sur la terre. Et il fut ainsi. 31. Et Dieu fit toutes ces œuvres, et elles étaient très-bonnes. Il y eut un soir et un matin. Ce fut le 6^e jour.»

Cel est le récit de Moïse, simple et grand. Sans vouloir en faire ressortir les beautés, bornons-nous à deux remarques qui ont leur importance:

1^o Que signifient au juste ces paroles du 2^e verset: « L'Esprit de Dieu planait à la surface des eaux? ». Dans l'Écriture Sainte, le S^t Esprit nous est représenté en maints endroits comme le principe vivifiant (1). Dire qu'il se meurt, qu'il plane (rahkaph, en hébreu) à la surface des eaux, cela doit donc signifier qu'il vivifie les eaux, qu'il féconde l'abîme. Ce sens, généralement méconnu par les commentateurs, était déjà indiqué cependant,

(1) Cfr: Ps. 104, 29-30; Ezech., XXXVII, 8-14; Job, XXVI, 13; et XXXIII, 4.

Dès le 5^e siècle, par Chéodorect : « Il a paru, dit-il, à quelques-uns que c'est le Saint-Esprit qui vivifiait et fécondait la nature des eaux : = Τισι δοξει το παναγιον πνευμα ζωογονου των υδατων φροιν. (1) » La création d'êtres sous-marins serait donc le premier acte du Créateur organisant la terre ; c'est en effet dans les fossiles sous-marins que le géologue trouve les premières traces de la vie organique sur notre globe.

2^o Moïse ne commence l'histoire de la terre qu'au moment où elle est déjà formée. Il ne s'occupe pas des autres astres, et il n'avait pas à s'en occuper ; car son but n'était pas de donner aux hommes une leçon d'astronomie, mais seulement de leur indiquer leur histoire et celle du globe, sur lequel ils s'agitent. Par suite, tout ce que la science pourra inventer sur la période cosmique antérieure à la période géogénique ne sera jamais en contradiction avec ce que dit Moïse. Le seul phénomène cosmolo

(1) Quæst. VIII. — Pour plus de détails, voir Pozzi, La terre et la Genèse, p. 252-59.

gique qu'il indique est l'apparition de la lumière, ... avant le soleil.

Cette contradiction apparente a beaucoup intrigué nos ancêtres, dont les connaissances physiques en effet étaient trop peu avancées ~~pour~~ pour leur permettre d'en pénétrer le secret. Les esprits sérieux se disaient : « C'est un mystère que l'avenir éclaircira ; » les plus impatients imaginaient quelque grand météore, qui eût illuminé le monde à cette époque ; les esprits légers et superficiels, comme Celsus et Voltaire, se hâtaient d'en tirer orgueusement contre l'inspiration de la Bible. Les esprits sérieux avaient raison ; l'avenir, qui est le passé pour nous, a éclairci le mystère. Les progrès de l'optique et de la thermodynamique ont aujourd'hui démontré que la lumière n'est qu'un mouvement vibratoire particulier de l'éther, indépendant par suite du soleil, qui n'est qu'un des innombrables centres d'impulsion lumineuse qui existent dans l'univers ; et que ce mouvement vibratoire peut être réalisé par la transformation d'un autre mouvement vibratoire de l'éther, la chaleur, produit lui-même de la transformation du mouvement.

on conçoit dès lors qu'il est très-possible que la ~~terre~~ lumière apparaisse avant le soleil. Il y a plus; s'il en eût été autrement, on serait fort embarrassé aujourd'hui pour l'expliquer. — Ceci va résulter plus clairement de l'exposition rapide que nous allons faire de l'hypothèse cosmogonique actuellement adoptée par les astronomes et les physiciens, dans la partie qui intéresse la terre. Cette hypothèse est à peu près démontrée par les savants travaux d'Herschell sur les étoiles, de Laplace sur la mécanique céleste, de Fresnel sur la lumière, du P. Secchi sur le soleil, et de divers physiciens sur les spectres des nébuleuses et des planètes.

Plaçons-nous à l'origine des choses. Dieu seul est, remplissant l'infini de toute éternité. Par un acte de sa volonté créatrice, il fait sortir du néant une masse énorme par rapport à nous, infime par rapport à Lui, d'un fluide impalpable, extraordinairement ténu, qui remplit encore aujourd'hui les espaces planétaires et circule à travers les intervalles intermoléculaires de la matière, on l'a nommé l'éther. C'est la substance première unique du monde. Dieu la

doue de mouvement, et la soumet à des lois. En exécution de ces lois, sous des influences probablement électriques ou magnétiques, une infinité de centres d'attraction se déterminent dans l'éther. Les atomes se groupent, pour former des atomes matériels, qui se groupent eux-mêmes pour former des molécules. Voilà la matière produite, matière encore très-diffuse, complètement dissociée, plus que gazeiforme, si on peut le dire. La condensation commencée dans l'éther continue dans la matière. Les molécules se précipitent les unes vers les autres, et finissent par leur agglomération, par former ^(avec un grand dégagement de chaleur,) une ~~très~~ nébuleuse immense autour d'un point ~~ou~~ central doué d'une force attractive plus considérable que les autres. En même temps leurs mouvements se composent en une résultante unique, qui a pour effet d'imprimer à la masse cosmique un mouvement gyrateur, d'abord assez lent. - Par suite de l'attraction exercée par son centre sur ses molécules, par suite aussi de son refroidissement causé par le rayonnement, la grande nébuleuse se condense. Cette condensation a pour résultat d'accélérer son mou-

vement qui devient vertigineux (principe des aïres). Sous son influence, elle s'arrondit, puis s'aplatit aux pôles, se renfle à l'équateur, et avec le temps finit par présenter la forme d'une vaste lentille, peu épaisse par rapport à la grandeur incalculable de son diamètre. La condensation et le mouvement gyrateur se continuant, il en résulte bientôt (c.à.d. après des millions d'années), que les molécules situées sur le bord extrême de l'équateur obéissent à la force centrifuge, et qu'il se sépara de la nébuleuse, un premier anneau circulaire, qui demeura librement suspendu dans l'espace autour de la masse centrale. Puis un second, un troisième, un quatrième anneau se détachèrent (1). « Les anneaux ainsi formés ont continué d'agir l'un sur l'autre, par leur attraction mutuelle. Il en est résulté des perturbations d'autant plus grandes que la durée de leur rotation était plus différente; ils ont fini par se briser et les différents fragments obéissant indivi-

(1) Cette théorie est pleinement confirmée par les ingénieuses expériences de M. M. Plateau et Roche.

Duellingement aux lois de l'attraction, ont formé de nouvelles masses isolées les unes des autres, qui sont devenues des centres d'action semblables au centre principal. Ces masses à leur tour ont pu s'environner d'anneaux de second ordre, dont quelques-uns ont persisté jusqu'à nos jours, comme nous le voyons dans le système de Saturne, tandis que les autres en se brisant ont formé des satellites (1).»

Parmi ces centres secondaires d'action, se trouve notre soleil. Il abandonna successivement au moins neuf anneaux, qui formèrent : le premier, Neptune ; le second, Uranus ; le 3^e, Saturne ; le 4^e, Jupiter ; le 5^e, la multitude des petites planètes comprises entre Jupiter et Mars, et dont l'ensemble fonctionne à maints égards, comme une planète unique ; le 6^e, Mars ; le 7^e, la Terre ; le 8^e, Vénus ; le 9^e enfin Mercure. — Attachons-nous au 5^e anneau. Quand il se brisa, il se brisa en fragments inégaux, ayant par suite des vitesses différentes. Le plus rapide rejoignit tous les autres, de sorte que la masse cosmique totale de l'anneau se trouva conglomérée en

(1) P. Secchi, Le Soleil, t. II, p. 377.

une nébuleuse unique. Sous l'influence d'une condensation progressive, la terre laissa d'abord échapper un anneau qui forma la lune; puis sa température commençant à diminuer par suite de son rayonnement, elle se liquéfia à sa surface, affectant la forme, qu'elle devait conserver, d'un sphéroïde aplati dans le sens de son axe de rotation.

Tout ce qui précède est résumé par Moïse en ces simples mots: « au commencement Dieu créa (bara, en hébreu) le ciel et la terre », c.à.d. l'universalité des choses. Il affirme donc seulement qu'à un moment donné la matière a commencé d'exister, sans indiquer ni comment Dieu la fit sortir du néant, ni comment il en forma les divers astres. Mais au point où nous en sommes arrivés, Moïse devient plus explicite, et nous allons pouvoir établir une comparaison suivie entre son récit, et les données de la science géologique, à laquelle nous allons nous adresser maintenant, quittant complètement l'astronomie et ses hypothèses.

21

Quand on pénètre au plus profond de l'écorce terrestre, on trouve à sa base des terrains régulièrement étagés, et disposés par strates horizontales. De ce fait, le géologue conclut ~~à~~ sans hésiter à l'existence d'une mer primitive, tenant en suspension les particules solides, destinées à former ces terrains. Ce n'est que dans un liquide en effet que ces dépôts réguliers ont pu s'opérer. La terre était donc couverte d'eau, au moment où sa croûte solide commença à se former, au contact de ces eaux avec le feu central (1). « L'Océan était universel. (Louis Figuier). » Il était évidemment aussi à une température très-élevée, qui produisait forcément une grande évaporation à sa surface. « Qu'on se figure ces flots bouillonnants, décomposés, réduits en vapeurs et en gaz ardents qui se mêlent avec les éjections de gaz et de boue sortis de l'intérieur en feu, et l'on comprendra comment ces vapeurs immenses durent couvrir toute la terre des plus épaisses

(1) Cette croûte est-elle à sa base un produit igné ou aqueux? Les géologues ne sont pas d'accord. Les plutoniciens tiennent pour le feu; les neptuniens, pour l'eau.

et des plus profondes ténèbres. Ce ne fut que plus tard, par le refroidissement graduel de la croûte terrestre, que les vapeurs s'éclaircissent et livrèrent passage aux rayons lumineux. Jusque-là l'état de notre planète dut être celui décrit par Moïse dans ces paroles: «Les ténèbres étaient sur la face de l'abîme (vers. 2).» (1) = Il y a plus: dans ces eaux bouillantes, il ne pouvait pas y avoir d'animaux ou de végétaux vivants; et en effet, le premier terrain géologique déposé, le terrain cambrien , ne contient aucun fossile, d'où le nom d' arzoïque que les géologues lui ont donné. Moïse avait dit avant eux: «La terre était déserte et vide (v. 2).» = après le terrain cambrien, viennent les terrains siluriens , dont les couches inférieures contiennent les premiers restes fossiles de la vie organique. Mais, chose remarquable, tous ces débris, sans exception , appartiennent à des créatures sous-marines: zoophytes, mollusques, crustacés, fucoides. C'est donc dans les eaux qu'apparut pour la première fois la vie. Cela fixe le sens

(1) Pozzi, ibid., p. 319.

Des paroles hébraïques : « L'Esprit De Dieu planait à la surface des eaux ; » (v^t 2.) = Les zoophytes et les mollusques, ainsi rencontrés dans les strates siluriennes les plus basses, sont tous dépourvus de l'organe visuel ; la lumière n'existait donc pas encore, au moins pour notre globe. Au contraire, les couches qui se présentent immédiatement au-dessus, renferment des mollusques céphalopodes et des crustacés doués du sens de la vue ; la lumière venait donc d'apparaître. « Et Dieu dit : que la lumière soit, et la lumière fut, (v^t 3.) »
(4, 5.)

D'où venait cette lumière ? Sur ce point, les savants ne sont pas d'accord. L'opinion ou la plus probable (nous verrons pourquoi dans un instant) consiste à supposer une diminution progressive dans la densité des vapeurs épaisses, qui entouraient la terre, et qui purent dès lors être partiellement traversées par les rayons solaires. Celle fut la première période de la création.

Aux terrains siluriens succèdent les terrains Devoniens, remplis de poissons à vertèbres, (c'est la fécondation des eaux qui continue), et renfermant les premières plantes terrestres, qui devaient prendre un si magnifique développement

Dans la période suivante, la période houil-
lère. L'apparition des plantes terrestres
prouve deux choses : 1° d'abord que l'at-
mosphère existait ; elle venait donc d'être
formée ; c'est ce que nous apprend Moïse :
« Dieu dit aussi : qu'une étendue soit en-
tre les eaux, etc.. Et ce fut le 2^e jour ; (V^H
6, 7, 8.) » ; 2° et ensuite que les terres étaient
émergées. Ce second fait est encore attesté
par les traces d'éruptions volcaniques,
de soulèvements de montagnes, et de per-
turbations profondes qu'ont subies ces
terrains. Tandis que les couches cambri-
enne* et silurienne sont horizontales, les
couches dévonienne et carbonifère sont au
contraire mouvementées, et percent en
maints endroits les deux précédentes pour
s'élever au dessus. Ceci confirme les pa-
roles de la Genèse, qui place au 3^e jour
l'apparition de la terre ferme, et des vé-
gétaux terrestres, (V^H 9, 10, 11, 12, 13.)

Quand on examine les végétaux de
la période houillère, on constate qu'ils
ont une structure molle et pulpeuse.
Ce fait important nous apprend qu'a-
lors l'atmosphère était chaude et hu-
mide, et que la lumière n'arrivait pas
directement aux plantes ; sans quoi, elle

eussent eu, comme de nos jours toute plan-
 te exposée au soleil, une structure ligneu-
se. La lumière, qui éclairait le monde ter-
 restre, n'avait donc pu encore traverser
 qu'imparfaitement la couche des vapeurs
 qui l'environnaient; c'était une lumière
 voilée et diffuse, semblable à celle des jours
 sombres de nos hivers. En second lieu, les
 plantes carbonifères sont les mêmes sous
 tous les climats; il n'y avait donc pas
 encore de saisons; le feu central faisait
 toujours sentir son influence prépondé-
 rante, égale à toutes les latitudes. On ne
 peut mieux comparer la terre de cette é-
 poque qu'à une vaste serre-chaude à
 température uniforme. - Mais tout chan-
 ge quand on passe au terrain permién.
 Les plantes y présentent une texture li-
gneuse et des anneaux concentriques; et
 sont de plus variables suivant les cli-
 mats. C'est la preuve: 1° qu'elles sont
 frappées par les rayons directs du soleil;
 2° qu'elles subissent l'influence des sai-
 sons; 3° que la chaleur du feu central cède
 la place à la chaleur du soleil, qui ne se
 répartit pas uniformément sur tout le
 globe, mais varie avec les latitudes, et
 va en décroissant de l'équateur au pôle.

En même temps que le soleil, brillèrent
au ciel la lune et les étoiles, jusque-
là cachées à la terre. Son atmosphère éclair-
cie laissait désormais passer tout rayon
lumineux. Qui ne reconnaît-là l'œuvre
du 4^e jour ? « Dieu dit aussi : qu'il y
ait au ciel des corps lumineux qui divi-
sent le jour d'avec la nuit, et qu'ils
servent de signes pour marquer et les
temps, et les jours, et les années; etc....»
(v^{ts} 14, 15, 16, 17, 18, 19.)

En même temps qu'elle s'éclaircissait,
l'atmosphère terrestre s'épurait aussi,
assez pour permettre à des animaux d'y
respirer. En effet, en sortant de la péri-
ode permienne, on entre dans la grande
période jurassique, et crétacée, si remar-
quable par ses débris de monstres ma-
rins, qu'on lui a donné le nom d'âge des
reptiles. Là on rencontre pêle-mêle : les
grands sauriens de mer (ichtyosaure,
plésiosaure, etc.); les sauriens de terre,
(mégalosaure, iguanodon...), et des êtres
volants (ptérodactyles, oiseaux divers).
Tous ces animaux sont ovipares, caractè-
re essentiel, qui les a fait grouper
par la science dans une même catégo-
rie. Moïse les avait ainsi groupés avant

elle ; « ... Et Dieu créa les grands monstres marins, et tous les animaux qui ont la vie et le mouvement que les eaux produisent chacun son espèce; et Il créa aussi des oiseaux chacun selon son espèce, (v^{ts} 20, 21, 22, 23). » Ce fut le 6^e jour.

Après les terrains crétacés, nous entrons dans les terrains, parisiens et autres, de l'ère tertiaire, qui nous révèle une dynastie différente : ce sont les mammifères et les animaux terrestres (boeuf, cheval, ours, tigre, éléphant...); ce sont encore des animaux énormes que Cuvier a le premier décrits : Mammouth, mastodonte, mégathérium, Dinotherium, etc.. Ce sont bien ceux qu'indique la Genèse aux versets 24 et 25. Enfin dans les couches les plus modernes, dans le terrain quaternaire, des squelettes humains et des silex taillés viennent enseigner aux hommes d'aujourd'hui que leurs ancêtres ont fait leur apparition, sur cette terre qui devait leur être soumise, après tous les animaux, couronnant ainsi dignement l'œuvre immense du Créateur; (Cfr v^{ts} 26, 27, 28, 29, 30, 31). La Création était achevée; Dieu se reposa, le septième jour. En effet depuis l'homme, le géologue n'a plus découvert aucun être créé.

On le voit, la concordance annoncée se poursuit jusqu'au bout. C'est à la fois une éclatante confirmation : - et pour le récit de Moïse, qui n'en avait pas besoin ; et pour les conjectures de la Science, dont le roman, ainsi appuyé par la narration biblique, tend vers l'histoire.

V.

Reste maintenant une importante question à se poser, celle de savoir jusqu'à quel point la comparaison que nous venons de faire était utile, en d'autres termes jusqu'à quel point le récit Mosaique offre le caractère scientifique.

Avant de trancher la question, il faut en montrer l'intérêt. On a tracé précédemment entre la Science et la Religion une ligne de démarcation tellement nette qu'il en résultait de prime abord que le Savant pouvait faire ses recherches sans préoccupation religieuse, et le théologien de son côté se livrer aux siennes sans préoccupation scientifique. Or en nous attachant à montrer l'accord du récit inspiré de Moïse avec les hypothèses de la Science, il semble que nous fassions échec à notre principe ; et

~~notre~~ ^{notre} critérium paraît faux. S'il en était ainsi, le savant ne serait plus libre de ses mouvements; il ne pourrait plus fouiller avec indépendance les mystères de la nature. Le texte sacré que nous a laissé Moïse l'enfermerait dans un cercle étroit. Tout en lui, fond et forme, constituerait une loi scientifique. Il n'en est rien; le récit de Moïse ne doit pas, ne peut pas être pris à la lettre. Il est avant tout une œuvre morale, et le caractère scientifique qu'il affecte ne conduit pas à ces conséquences excessives.

Voici sur cette grave question l'enseignement dogmatique de l'Eglise, formulé il y a quelques années dans la Chaire de Notre-Dame de Paris, à peu près dans les termes suivants: « La Genèse a été inspirée de Dieu, qui a préservé Moïse de toute erreur au fond. Mais ce n'est pas un codex scientifique, et il serait ridicule de reprocher à Moïse de n'avoir pas parlé la langue technique de notre époque. N'y cherchez pas ces mots savants chers à la science de nos jours; Moïse parle comme parlait les Hébreux de son temps; il emploie

pour être compris les expressions de la langue courante. La Genèse est autant un poème qu'une histoire; l'expression, le rythme, le parallélisme, les refrains, et par dessus tout le souffle lyrique qui l'anime le prouvent. Peut-être même Moïse n'a-t-il fait que mettre en forme les traditions conservées parmi les Hébreux, et ~~les~~ fixer par écrit ce que répétaient leurs ancêtres depuis l'origine du monde, nous ne savons. Mais ce qu'il importe de constater, c'est que l'hexaméron biblique n'a nullement pour but d'enseigner aux hommes la manière dont le Tout-Puissant a formé le monde; il ne peint la création qu'à grands traits, en tableaux saisissants, exposant aux Hébreux les périodes géologiques dans une forme qui frappe d'autant plus leur imagination qu'ils avaient l'habitude de l'employer. Le but de Moïse est un but moral; ce qu'il veut apprendre à Israël, ce sont les trois grandes vérités suivantes: un Dieu a créé le monde; un Dieu a créé l'homme, et ce Dieu est Jéhovah, qui règne au plus haut des cieux; d'où résulte pour sa créature intelligente un triple devoir.

de respect, d'amour et d'adoration: respect pour sa puissance, amour pour sa bonté, adoration pour sa grandeur infinie. Que les savants cessent donc de prétendre trouver dans la superficie du texte sacré des contradictions qu'ils ne sauraient trouver dans ~~les~~ ^{ses} profondeurs. » = C'est l'enseignement qu'autorise l'Eglise, et qui peut se résumer par ces deux propositions: - 1° le fond du récit de Moïse est inspiré, et comme tel à l'abri de toute erreur scientifique; - 2° les savants peuvent continuer leurs investigations sans se préoccuper des expressions poétiques employées par Moïse. Mais ajoutons d'avance que leurs découvertes impartiales et démontrées ne feront que confirmer d'une façon plus éclatante l'alliance intime, qui, malgré leur démarcation distincte, subsiste entre la Science et la Religion, double manifestation de la pensée divine.

à côté de l'enseignement dogmatique de l'Eglise, il y a les opinions des théologiens, qui, profitant de la largeur d'interprétation qu'autorise l'Eglise, au point de vue scientifique, en face du

récit de la Genèse, se sont prononcés, ~~les uns~~ pour une interprétation plus ou moins rigoureuse du texte sacré, qui a pu égarer quelques savants sur le véritable enseignement de l'Eglise en cette matière. On a reproché à l'Eglise de n'avoir pas interdit ces opinions théologiques plus ou moins contraires à son esprit. Elle s'en abstient pour plusieurs raisons, d'abord parce qu'il n'est pas dans ses habitudes d'entrever les discussions sur des points laissés à la libre controverse de chacun; ensuite, parce qu'il serait contraire à sa dignité de descendre à chaque instant des hauteurs serènes où elle doit toujours se tenir, pour frapper çà et là des opinions émises sous ~~leur~~ responsabilité personnelle de leurs auteurs, avec le degré d'autorité qui leur compete; enfin, parce qu'il serait rigoureux de proscrire ces opinions, par cette seule raison qu'elles sont contraires à des conjectures scientifiques non encore démontrées. En paléontologie notamment, que de systèmes applaudis un jour, bafoués le lendemain! à chaque découverte, que

de gens s'écrient : « Voilà la vérité, » jus-
 qu'à ce qu'une découverte nouvelle leur
 fasse dire : « C'était une erreur ! » Il y
 a donc ainsi la Vérité d'aujourd'hui,
 et la Vérité de demain. Si elle n'était
 insensée, une telle expression serait
 impie ; car en semblant attribuer ain-
 si à l'immuable Vérité des fluctuati-
 ons qui n'existent que dans l'esprit
 versatile de l'homme, on la profane !

Cela sont les motifs qui font que
 l'Eglise n'a pas condamnée des opini-
 ons théologiques, qui peuvent paraî-
 tre cependant excessives. Aujourd'hui
 on en peut compter trois qui ont pour
 elles d'imposantes autorités.

1° La première, très-rigoureuse, est
 celle d'un ancien Doyen de la Faculté de
 théologie de la Sorbonne, aujourd'hui
 évêque de Châlons, ^(?) Mgr. ~~de~~ ^{Maignan}. Il
 prétend qu'on doit entendre l'hexa-
 méron d'une façon stricte et littéra-
 le, et qu'il constitue un récit histo-
 rique, non seulement au point de vue
 moral, mais encore au point de vue
 scientifique. « En effet, dit Mgr Maignan,
 on ne saurait scinder le récit bibli-
 que ; on ne peut pas dire qu'il y a

une partie inspirée et obligatoire, et une autre due à Moïse et controversable; car où sera le critérium de la distinction? Vous aboutirez facilement à cette hérésie allemande qui consiste à dire: «La Genèse est un chant lyrique et rien autre chose; Moïse y parle en poète et non en savant. Il n'y a dans l'hexaméron que le reflet altéré de traditions plus ou moins précises, dépourvues de tout caractère scientifique.» En second lieu, comment oser dire que Moïse aurait ajouté à ce que Dieu lui révélait, des affirmations personnelles, sans nous en prévenir, et en nous présentant son récit comme le tableau fidèle de la parole divine? Ces sont les arguments plus spécieux que réels sur lesquels s'appuie principalement le savant évêque de Châlons. Mais l'inexactitude de son opinion nous paraît surabondamment démontrée par les conséquences même où aboutit Mgr ~~Faisse~~ ^{Meignan}; ainsi il arrive à voir dans les périodes que Moïse appelle poétiquement des jours, de véritables jours solaires, ce qui est évidemment impossible,

puisque Moïse a déjà signalé trois jours avant de mentionner l'apparition du soleil comme corps lumineux ! on ne peut pas admettre des jours solaires sans soleil !

2° Une seconde opinion, préconisée par ~~quelques~~ quelques évêques et pères de l'Eglise, ne voit dans le récit de Moïse qu'une partie de l'histoire de la terre. Moïse ne commencerait cette histoire qu'à une époque indéterminée, après qu'^{*}elqu'un des grands cataclysmes dont elle a conservé des vestiges, cataclysme qui aurait détruit peut-être toute une flore, toute une faune antérieures. C'est la reconstitution du globe seulement que Moïse nous raconterait. Cette conjecture est possible, puisque Moïse n'indique pas à quel moment il prend la terre ; mais elle n'est pas probable car elle se concilie mal avec la théorie cosmogonique admise aujourd'hui.

3° La troisième opinion est celle de Saint-Augustin. Moïse, dit-il, était un voyant, c'est-à-dire un de ces prophètes de l'ancienne loi, qui aux moments marqués par la Sagesse di-

vine, voyaient se dérouler devant
leurs yeux éblouis, le tableau des évé-
nements de l'avenir ou du passé.
Moïse a vu ainsi, dans une de ces su-
blimes visions, le monde se former sous
ses yeux. Il a assisté en esprit à la
naissance de la grande nébuleuse
cosmique; il l'a vue prendre son mou-
vement gyrateur effrayant, et lan-
cer dans l'espace indéfini ces an-
neaux immenses dont les fragments
ont formé les soleils, nébuleuses nou-
velles qui recommençaient sur une
moindre échelle les destinées de la né-
buleuse originale. Il a frémi d'ad-
miration ~~et~~ à l'éruption de la lu-
mière dans l'univers, de terreur aux
grands bouleversements de la terre
incandescente, de joie à la nais-
sance des animaux, d'amour enfin à
l'apparition de cet homme, créé à
l'image de Dieu, dominant la terre
de sa majesté, et, marqué au front
d'un sceau divin, formant le trait
d'union entre la création et le Créa-
teur. Puis quand la vision se fut
effacée, Moïse se souvint, et décri-
vit ce qu'il avait vu. C'est cette des-

25

cription qui forme le Chapitre 1 de la Genèse. — Elle est l'opinion pleine de simplicité, de grandeur et d'originalité de St Augustin, opinion adoptée par un autre grand Père de l'Eglise, St Thomas d'Aquin. Elle a, entre autres mérites, celui de bien marquer cette distinction, que Mgr ~~Meignom~~ Meignom déclare si difficile à faire, entre la part de l'inspiration et la part de Moïse, la part de Dieu et la part de l'homme.

VI.

De toutes les sciences naturelles, celle dont les incrédules tirent les arguments les plus spécieux, est sans contredit la paléontologie. Avant d'étudier les objections, qualifiées de décisives, qu'on prétend fournir par elle, il est bon de connaître l'objet et l'histoire de cette « science », et le degré de certitude de ses conclusions.

1° Objet de la paléontologie. = La paléontologie, ou science des choses anciennes, s'occupe principalement des flores et des faunes des temps géologiques. On distingue les paléontologies botanique, animale et humaine, dont les dénominations mêmes indiquent le but: la première

se restreint aux végétaux, la seconde aux animaux, la troisième à l'homme.

Comme éléments de ses recherches, la paléontologie a l'histoire, l'induction, l'observation de l'écorce terrestre. L'histoire ne lui fournit que des renseignements rares et vagues; et d'ailleurs pour les temps préhistoriques, il n'y a pas d'histoire! L'induction lui permet de conclure des végétaux et des animaux du temps présent, aux végétaux et aux animaux des temps passés; mais ce qu'elle connaît ainsi, ce sont seulement les ancêtres éloignés des espèces actuelles. L'induction est évidemment impuissante à lui apprendre quoi que ce soit sur les espèces disparues. C'est donc l'observation de la terre qui est son principal instrument de connaissance. Le paléontologue descend dans les entrailles de la mince écorce terrestre; il y rencontre à la base une masse granitique, où nulle trace de vie n'apparaît; c'est comme le rez de chaussée inhabité de cette vaste maison mortuaire qu'on appelle la terre. Au dessus dans les étages supérieurs qu'il nomme terrains primaire, secondaire, tertiaire, le savant rencontre en

abondance croissante des vestiges de plantes ou d'animaux, qui ont reçu le nom technique de fossiles; avec le terrain quaternaire apparaît l'homme. Les fossiles se présentent à trois états; il y a d'abord les fossiles non pétrifiés, tels que certains squelettes de mammouths découverts en Sibirie, ayant encore leurs chairs et leurs poils; ceux-là sont rares, - puis des fossiles pétrifiés, qui dans certains endroits sont en très-grand nombre, surtout pour les coquillages. Dans les uns, la silice s'est peu-à-peu substituée à toutes les molécules des parties molles ou dures, en conservant la structure et la forme; dans les autres, le carbonate de chaux s'est moulé à l'intérieur, de façon à en donner les contours et la forme. - Enfin il y a les empreintes: empreintes de végétaux jetés par quelque tempête dans des terrains amollis ensuite par l'humidité, où ils se sont formés comme une espèce de lit; empreintes de pieds ou de squelettes d'animaux, qui ont passé jadis sur le sol détrempé, ou se sont couchés pour toujours dans les terrains où on les retrouve. La terre offre ainsi l'aspect d'une im-

meuse nécropole à plusieurs étages, où les débris des siècles passés viennent successivement raconter au savant l'histoire lointaine de leur existence et de leur mort.

2° Histoire de la paléontologie. = C'est l'objet, telles sont les ressources de la paléontologie. Ce sera une grande, belle et utile science, quand elle sera devenue une science. Mais elle est loin encore de ce jour, où elle verra couronner ses efforts par la découverte d'un ensemble de lois certaines, sans lesquelles il n'y a pas de science constituée. Elle n'est encore qu'à la période d'enfance : période de constatation matérielle et de classification des phénomènes, période de conjectures, période d'incertitude. La paléontologie est bien jeune, et son histoire est courte. avant le 16^e siècle de notre ère, à part aristote, qui a émis quelques aphorismes à peu près relatifs à l'objet de la paléontologie, à part Albert le Grand, qui, quatorze siècles plus tard, attribue encore les fossiles qu'on découvrait çà et là, à la puissance formatrice de la terre (vis formatrice), explication qui n'explique rien, personne ne s'occupe de paléonto

logie. En 1517, en creusant les fondements des fortifications de Vérone, on trouva un si grand nombre de fossiles que les savants italiens s'en étonnèrent, et, soupçonnant qu'ils pourraient être utiles un jour, commencèrent à les recueillir, encouragés par la suite par le pape Clément VIII. Au 17^e siècle, des catalogues se formèrent; mais aucune cause n'est découverte, aucune explication n'est donnée. Quand on demandait leur avis aux savants, sur les fossiles, coquillages ou autres, ils répondoient invariablement « C'est un jeu de la nature. » Ils croyoient se trouver en face de formations minérales analogues aux stalactites! C'est la réponse qu'un médecin osa faire en 1696 au duc de Gotha, qui l'interrogeoit au sujet d'un squelette entier de maumouth, qu'on venoit de découvrir. C'est la réponse que fit également un autre médecin à des étudiants allemands, qui lui apportèrent des crêtes de poisson couvertes d'hieroglyphes arabes et hébreux, qu'ils avoient préparées eux-mêmes, et enfouies dans des terrains, où ils feignoient de les trouver par hasard. Ils eurent beau prouver

leur espièglerie, le « savant » persista dans son opinion, et pour la démontrer, publia une dissertation avec vignettes à l'appui! - Au 18^e siècle, les collections continuèrent, mais les découvertes théoriques n'avançaient pas, on s'accordait alors à attribuer tous les fossiles au déluge; ce qui exaspérait Voltaire, qui jurait que le déluge était une invention de Moïse. avec sa légèreté habituelle, il niait les faits les plus certains, et admettait l'impossible pour combattre la vérité. quand on lui parlait de coquillages trouvés sur le ^(des alpes ou) sommet de la cordillère des Ardennes, il répondait que c'était des pèlerins de Jérusalem qui les avait déposés là pour en tirer une preuve en faveur du déluge; quand on lui montrait des fossiles rencontrés à vingt mètres de profondeur près d'Etampes, il répondait que c'était quelque savant qui les avait pris dans son cabinet et les avait enterrés là! - C'est ^{avec} de pareilles billevesées, que les esprits légers du 18^e siècle, malgré leurs prétentions scientifiques, se contentaient. La paléontologie, on le voit, menaçait d'avorter, lorsqu'au début de ce siècle,

un homme d'un génie étonnant la fonde sur une base qu'on peut dire aujourd'hui irrévocable. Ce génie, c'est Cuvier. C'est lui qui trouva les lois immortelles de la fixité des espèces, de la corrélation des organes; c'est lui qui, dans un magnifique ouvrage; son Discours sur les révolutions du globe, ^{nous} apprit le premier l'histoire de la formation de la terre, pendant que Laplace nous apprenait l'histoire de la formation du monde. Avec Cuvier, la paléontologie entra dans le domaine, sinon des sciences, du moins des connaissances humaines. Depuis ce temps, ~~la paléontologie~~ ^{elle} a cherché à se développer en dehors de Cuvier; et quelques auteurs datent de Darwin une nouvelle période dans laquelle elle se serait entrée. Mais il faut dire que depuis Cuvier, si on a trouvé des faits nouveaux, on n'a pas trouvé de lois nouvelles. C'est Cuvier a fondé la paléontologie, telle elle est restée; et si l'on veut dater de Darwin une ère nouvelle, ce ne peut être qu'une ère de désorganisation.

3^o Degré de certitude de la paléontologie

logie. = On voit, par cet historique de la paléontologie, qu'ils se hâtent bien, ceux qui demandent à ses balbutiements des arguments sérieux contre la doctrine révélée. Au lieu de la faire mentir si jeune, on ferait mieux d'aider sa croissance, et d'essayer de diminuer les graves difficultés, qui l'entravent. Toutes ces difficultés constituent autant de fins de non-recevoir qu'on pourrait lui opposer, si l'on était tant soit peu désireux de se dérober à la lutte.

Ainsi, on pourrait dire aux paléontologues, qui entassent les hypothèses pour ébranler la Religion: « Attendez; votre science n'est pas encore faite; quand vous aurez trouvé des lois certaines, nous discuterons, s'il en est encore besoin. » Ah! si ces lois sont certaines, il n'en sera pas besoin! La paléontologie actuelle est à la paléontologie future ce que l'alchimie du moyen âge est à la chimie de nos jours, depuis Lavoisier, qui l'a en quelque sorte engendrée; - ce que l'astrologie est à l'astronomie fondée par Kepler, Newton, Herschell, et Laplace. Ceux

qu'un astrologue aurait attaqué au nom de sa « science », auraient certes bien eu le droit de le renvoyer aux astronomes modernes. Ainsi on pourrait en appeler du paléontologue au paléontologue.

Il y a plus; non seulement la paléontologie est peu avancée sous le rapport du temps, mais qu'elle est restreinte aussi sous le rapport de l'espace! La terre est grande; quelles rares et étroites portions, elle en a explorées! Les trois cinquièmes du globe sont sous les eaux; les explorations sous-marines ont à peine commencé! Les déserts de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique sont encore vierges de toute recherche paléontologique; à peine quelques coins de l'Europe ont été fouillés. C'est une base bien étroite ~~pour~~ pour l'édifice colossal de conjectures que les paléontologues ont déjà construit. — Alors même que les faits observés seraient plus nombreux, la science ne serait pas faite pour cela. accumulez autant de matériaux que vous voulez; vous n'aurez jamais une maison. Ce qui manque, c'est l'architecte. Où est-il ce

savant de génie, au vol large, à l'esprit puissant, qui doit mettre en œuvre tous ces matériaux, qui doit faire la synthèse de tous ces phénomènes observés, qui doit en un mot constituer la science? Ce Currier de l'avenir, nous ~~l'~~ attendons toujours.

Mais au moins les savants actuels lui préparent-ils la route en classant avec certitude & les faits qu'ils constatent? Hélas! quand ils trouvent des fossiles, à peine savent-ils encore où les ranger. La terre n'offre pas ^{partout} les stratifications idéales que la théorie indique. Les bouleversements, ses tempêtes des temps passés ont agité et confondu toutes les couches. Il est tel fossile, qui semble caractéristique d'un terrain déterminé, qu'on retrouve un beau jour là où jamais il n'aurait dû être. Fondez donc des chronologies géologiques, tant soit peu plausibles, & en face de ces variations incessantes!

Enfin la méthode même que la paléontologie est souvent forcée d'employer, est dénuée de toute certitude. Cette méthode, c'est l'induction, mais une in-

duction d'un genre particulier, qui consiste à conclure du présent au passé. Par ce qui se passe aujourd'hui, on prétend connaître ce qui se passait autrefois. Mais qui sait, si au moment où elle était jeune et pleine de sève, la Nature n'avait pas une productivité plus puissante que de nos jours, où elle est vieillie et épuisée? Qui dira ce qu'il fallait de temps pour l'écllosion de cette végétation luxuriante, et de ces animaux gigantesques, dont les squelettes décharnés attestent encore la grandeur inouïe? Comme toute force créée, la Nature s'en va perdant chaque jour de sa puissance: les arbres se sont affaiblis, les animaux se sont rétrécis, la vie humaine s'est abrégée. Qui peut dire, en voyant ce qui reste aujourd'hui de cette puissance de la nature, à quel degré elle s'élevait quand le monde s'échappa frémissant des mains de son Créateur?

VII.

On peut réduire à deux principales les objections que quelques paléontologues modernes, au nom de la paléontologie, contre

le récit inspiré de Moïse : l'une est tirée de l'antiquité présumée du globe, l'autre de l'antiquité présumée de l'homme. Attachons-nous d'abord à la première. On peut, d'après l'américain Draper, la formuler ainsi: « La paléontologie nous apprend que la terre existe depuis des millions d'années ; or d'après l'Eglise Catholique, la terre a été créée six jours avant l'homme, créé lui-même environ 4000 ans seulement avant Jésus-Christ ; donc il y a conflit. »

Dans cette objection, il y a deux choses : 1° une affirmation scientifique : la terre est très-ancienne ; - 2° une affirmation théologique : l'Eglise enseigne que la terre est récente. Examinons successivement ce que valent l'une et l'autre.

1° Affirmation scientifique. = Comment les savants, géologues, paléontologues, astronomes, ont-ils pu calculer l'âge de la terre ? au moyen d'inductions. Le géologue a raisonné ainsi : « Les alluvions modernes s'exhaussent très-peu par siècle (3^{es} selon les uns, 10^e ou 30^e selon les autres, etc..) ; or la masse totale ^{des sédiments} d'aujourd'hui une épaisseur de plusieurs milliers de mètres ; il a donc fallu

pour les former plusieurs milliers de
 trentaines ou de dizaines de siècles. » Le
 paléontologue raisonne de même ; il
 dit : « 1° Les tourbières actuelles s'élabo-
 rent lentement ; si nous les comparons
~~les~~ houillères, qui sont les tourbières gé-
 ologiques, nous reconnaitrons à l'ins-
 pection de leurs couches épaisses qu'il
 a fallu des milliers de siècles pour les
 produire ; - 2° Les débris d'animaux qu'
 on rencontre dans les divers terrains,
 sont en si grande quantité qu'évi-
 demment ils ont formé des races, qui
 ont dû se développer, se multiplier,
 et s'éteindre ; or une race d'animaux
 ne se développe pas, ne se multiplie pas,
 ne s'éteint pas en deux ou trois jours,
 et c'est ce qu'il faudrait admettre d'a-
 près vous ! car l'inspection des couches
 terrestres révèle que plusieurs races su-
 perposées ont vécu et sont mortes avant
 l'apparition de l'homme ; - 3° on ren-
 contre des bancs de coraux très-épais ;
 or à l'heure présente, ces bancs de co-
 raux s'exhaussent si lentement qu'é-
 videmment il leur a fallu des milliers
 de siècles pour arriver à leur épaisseur
 actuelle. » L'astronome, lui, raisonne

un peu autrement et d'une façon plus irréfutable : « Nous recevons dans nos télescopes aujourd'hui des ondes lumineuses émancipées de certaines étoiles ; or ces étoiles sont à des milliards de lieues de nous, si bien que, malgré sa vitesse de 77000 lieues par seconde, leur lumière n'a pu nous arriver avant plusieurs milliers d'années. Il existait donc déjà des astres et des étoiles avant l'époque indiquée par Moïse ; donc le récit biblique est faux. » Il y a encore les physiciens qui calculent l'âge de la terre d'après son refroidissement probable, et qui arrivent à des conclusions à peu près semblables.

Celle est l'affirmation scientifique. Est-elle bien certaine ? On peut en douter, car les savants sont loin d'être d'accord. Les uns parlent de millions d'années ; les autres ne veulent pas que la terre ait plus de 200.000 ans d'existence ; tous néanmoins donnent un chiffre élevé. Peut-être pourrait-on répondre aussi au géologue et au paléontologue que leurs inductions sont bien peu sérieuses ; car de quel droit concluent-ils ainsi du présent au passé ; de la nature actuelle,

vieillie et approchant de la stérilité,
 à la nature jeune et féconde d'autre-
 fois ? Qui pourra calculer combien de
 temps mettaient jadis les alluvions à
 se déposer, les houillères surchauffées à
 se carboniser, les animaux à se multi-
 plier, et le corail à pulluler ? La na-
 ture a produit des êtres plus grands
 que les êtres modernes; n'a-t-elle pu
 les produire plus vite ? Voilà ce que
 pourrait répondre le théologien, et
 ce que doit répondre le savant désin-
 téressé. Car si évidemment la terre a
 plus de 6000 ans d'âge, il n'est pas
 si évident qu'elle ait des millions d'an-
 nées d'existence, au moins depuis sa
 constitution à l'état solide. Il faut
 dans le calcul des périodes géologiques
 tenir compte des conditions climati-
 ques et météorologiques différentes de
 la terre d'autrefois et de la terre d'au-
 jourd'hui. Mais cela est un pur pro-
 blème scientifique à débattre entre les
 savants; le seul point qui reste ac-
 quis, et auquel nous adhérons pleine-
 ment, est celui-ci: la terre a certaine-
 ment beaucoup plus de six mille ans
 d'âge.

2^o Affirmation théologique. = Cette conclusion est-elle contraire à l'enseignement de l'Eglise ? C'est ici que nous prenons les « savants » en flagrant délit d'ignorance. Draper affirme par exemple, avec une grande violence de langage, que l'Eglise catholique enseigne que le monde a été créé en six jours de 24 heures; mais il s'abstient de citer aucune autorité. Il affirme, cela semble lui suffire; et cela suffira malheureusement à bon nombre de ses lecteurs. Or cette assertion gratuite de Draper, répétée avec avidité par certains écrivains, est une pure erreur. Il n'existe pas un seul décret de concile, pas une seule lettre d'un pape, qui le dise; donc l'Eglise catholique n'enseigne pas que le monde a été créé en six fois 24 heures. Quelques théologiens, il est vrai, l'ont soutenu, Suarez notamment; mais ce n'est là qu'une opinion qui leur est personnelle, et qu'ils avaient le droit d'avoir, à leurs risques et périls. Un savant anglais contemporain, M. Hudstey, ~~ne s'y est pas trompé~~, ne s'y est pas trompé; mais sentant qu'ainsi la base d'un conflit quelconque disparaissait, il s'empresse

d'ajouter : « Suarez est une des autorités
 de l'Eglise Catholique ; on peut dire qu'
 il en est le représentant ; donc, tant
 que l'Eglise ne l'aura pas démenti, n.
 sommes autorisés à dire qu'elle ensei-
 que ce qui est une erreur, à savoir que
 la terre a été créée en une semaine de
 168 heures. » Voilà qui certes faise la
 mauvaise foi ; avouer que l'Eglise n'a
 rien dit, et interpréter son silence dans
 un sens défavorable, c'est au moins
 singulier ! Nous avons vu plus haut
 pour quoi l'Eglise Catholique ne veut
 pas démentir les théologiens, à propos
 des questions qu'elle abandonne à la
 libre discussion. Mais supposons un
 instant qu'elle le fasse, et qu'elle
 proclame comme un dogme une asser-
 tion de la science d'aujourd'hui, con-
 traire à la science d'hier et peut-être
 à celle de demain ; qu'arrivera-t-il ?
 C'est que ces mêmes savants qui lui
 ont demandé ce dogme, lui reproche-
 ront amèrement d'entraver ainsi les
 recherches de la Science ! Ah, il est
 facile de se contredire ; quand on sort
 de son domaine. L'Eglise entend rester
 dans le sien ; que les savants restent

Dans le leur!

Battus du côté de l'Eglise, les savants de l'école de Draper espèrent ^{prendre} leur revanche sur le récit « soi-disant sacré (sic) » de la Genèse: « Moïse dit, si l'Eglise ne le dit pas, que la terre a été créée, non pas en six périodes indéterminées, comme le veut la géologie, mais en six jours. Vous ne pouvez pas effacer le mot jour du texte; il y est. Or la science démontre que c'est absolument faux. » En effet le mot hébreu iom est dans le texte; et il signifie jour;... mais il signifie aussi période, époque, révolution. Même au temps de son plein développement, la langue hébraïque n'a pas eu d'autre mot pour désigner un laps de temps quelconque; en maints endroits de la Bible, le mot iom ne peut avoir d'autre sens. En outre, alors même qu'il signifierait uniquement « jour », on ne saurait y voir autre chose qu'une expression figurée, poétique, tout-à-fait conforme aux habitudes des écrivains sacrés. Le contexte en fournit plusieurs preuves: d'abord Moïse parle de jours avant l'apparition du soleil; donc il ne s'agit

pas de jours solaires. Ensuite Moïse dit que Dieu se reposa (c.à.d. cessa de créer) le septième jour. Le septième jour dure encore; comme le fait remarquer St Augustin, « il n'a pas eu de soir ». Dira-t-on que ce septième jour, désigné par le même mot jour est le seul qui doit être regardé comme un jour-époque? Evidemment non; l'analogie exige qu'il en soit de même pour les autres. — Les arguments, qu'on pourrait corroborer par de nombreuses citations de la Bible, — suffisent à montrer que l'objection qui n'avait pu atteindre l'Eglise Catholique, n'atteint pas davantage le récit de Moïse.

VIII.

Passons à la seconde objection que Draper formule ainsi: « La Science reconnaît à l'homme une haute antiquité, qui ne peut pas se chiffrer par moins de 100 000 ans. Or la Bible contient une chronologie rigoureuse et s'annonçant comme complète, qui ne fait pas remonter l'homme à plus de 6000 ans av. J.C. Donc il y a conflit. »

Il nous faut encore distinguer ici : 1° l'affirmation scientifique ; l'homme remonte à une antiquité très reculée ; et : 2° l'affirmation théologique ; la Bible contient une chronologie rigide conduisant à une conclusion contraire. - Examinons successivement ces deux affirmations.

1° affirmation scientifique. = Sur quoi le géologue peut-il se fonder pour calculer l'âge de l'homme ? Sur ce principe, vrai en général, mais non absolu, qu'il y a synchronisme entre les terrains et les débris qu'ils renferment. La question se trouve alors ramenée à déterminer l'âge des terrains. Cette détermination peut-elle se faire avec précision ? Nous avons vu précédemment quelle incertitude plane en général sur toutes les inductions de la paléontologie ; mais ici le désaccord est plus grand que jamais dans le camp des savants. Charles Lyell et ses disciples, les quiétistes, prétendent que les divers terrains géologiques se sont déposés graduellement, doucement, pendant des périodes incommensurables de temps. D'autres

géologues au contraire, les convulsi-
onnistes, croient fermement que ces
terrains ne se sont constitués qu'à
cours de bouleversements successifs,
pour ainsi dire. Enfin une troisième
opinion intermédiaire entre les deux
précédentes, et beaucoup plus proba-
ble, enseigne que chaque période géo-
logique s'est composée d'un inter-
valle plus ou moins long de calme,
terminé par un cataclysme. On s'ex-
plique ainsi les modifications du sol
et la disparition des espèces éteintes,
difficiles à expliquer dans le système
de Lyell. — Nous avons vu, en outre,
qu'on cherchait à évaluer l'âge des
couches terrestres à l'aide d'inducti-
ons ~~et~~ téméraires du présent au pas-
sé. On assimile les haillères ~~et~~ ^{aux}
fourbières modernes; on calcule la
durée des anciens dépôts alluviers sur
la durée de quelques alluvions d'au-
jourd'hui; et cependant qu'elle est
improbable, cette assimilation! L'al-
lemand Karl Vogt, qui n'est pas
suspect, car c'est un ennemi déclai-
ré de la Révélation, avoue « qu'on a
vu des végétaux maintenus dans l'eau

Couillante se transformer en char-
bon au bout de deux ans ; et des troncs
d'arbre entiers donner une houille noi-
re et compacte, au bout de six années
seulement, dans des circonstances favo-
rables, il est vrai, mais qui étaient
justement celles qui devaient se pré-
senter à l'époque carbonifère », où l'
atmosphère était chaude et humide. -
Fergusson raconte de son côté, qu'un
fleuve torrentiel de l' Hindoustan
arracha un jour les fondements de bri-
ques d'une maisonnette qu'il avait
construite, et les recouvrit de 30 pieds
de boue. Quelque temps après, le tor-
rent s'étant desséché, un village fut
bâti au même endroit ; et Fergusson
ajoute tristement : « Un savant qui
fouillera plus tard en ces lieux, dira
peut-être en retrouvant ces briques,
qu'elles attestent l'existence d'une
population lacustre, qui vivait il
y a des milliers d'années ! Oh ! il est
navrant de songer que la Science peut
être exposée sans moyens de contrôle
à des méprises de ce genre ! » Ces faits,
et bien d'autres, si on les prenait com-
me échelle chronométrique, conduiraient

à assigner au globe un ~~un~~ âge ridicu-
 lement insuffisant; et cependant ils
 sont aussi probants que les faits
 adoptés comme échelle par Lyell ou
 M^r Dow-ler. En général, l'antiquité
 assignable aux phénomènes géologi-
 ques dépend de la cause par laquel-
 le ou les explique.

On comprend cependant que le chif-
 fre de 4 à 6000 ans soit considéré com-
 me trop faible pour la durée d'une
 période géologique déterminée. Si
 donc, au lieu de rencontrer des osse-
 ments humains dans les couches su-
 périeures des terrains quaternaires seu-
 lement, on en rencontrerait dans le ter-
 rain tertiaire par exemple, on serait
 fondé à prétendre que l'espèce hu-
 maine est vieille aujourd'hui de beau-
 coup plus de 6000 à 8000 ans. Croyant
 battre par là en brèche l'autorité
 de la Bible, c'est en effet ce qu'ont
 soutenu les adeptes de Lyell et de Dra-
 per. À défaut de squelettes humains
 qu'ils n'ont pu trouver (1), ils appor-

(1) On eut en avoir trouvé un en 1731 dans
 les terrains sub-alpins d'Enningen (Suis-
 se). Schleichzer le décrivit comme tel; or

trouvés quelques ossements d'animaux incisés et striés, quelques silex en apparence taillés, et déclarent que ce sont là des témoins irrécusables de la présence et de l'industrie de l'homme à l'époque tertiaire. — « On a parlé notamment d'ossements d'Elephas primigenius, de Rhinoceros leptorhinus, d'Hippopotamus major, et d'autres mammifères considérés comme caractéristiques du pliocène, qui porteraient des traces de la main de l'homme. Découverts en 1863, par M. Desnoyers, à Saint-Prest, près de Chartres, ce naturaliste dit y avoir constaté des entailles et des stries qui lui paraissent avoir été faites à l'aide de silex, comme celles qu'on remarque sur les restes des quadrupèdes trouvés dans les cavernes ossifères, dans les terrains diluviens, et même dans les tombeaux d'âge postérieur. C'est au même ordre de faits que se rattachent les fossiles pliocènes de l'Arno, en Toscane, que l'on montre dans plusieurs musées, et sur lesquels on remarque des entailles de

on reconnut plus tard que ce n'était qu'une salamandre d'espèce éteinte !!

la même nature. Mais quelle certitude avons-nous que ces entailles et ces stries ont été faites par la main de l'homme? Charles Lyell, ayant donné des os sements à des porcs-épics du jardin zoologique de Londres, vit ces rongeurs y découper toutes sortes d'entailles, très-semblables à celles des ossements de Saint-Prest; d'où il pensa que ces dernières pourraient être attribuées au grand rongeur de Chartres, qu'il croit être un Trogontherium, et que M. Langel a nommé Conodontes Boissivetti (1).» Une méprise identique fut commise par M. l'abbé Delaunay (de Pont le Voy), à propos des débris d'un squelette d'Halitherium trouvé en 1867 à la base des faluns de la Couraine. Combattu par M. Hébert, réfuté par M. Delfortrie, l'abbé Delaunay finit par convenir en 1871 que les incisions tracées sur les os de l'Halitherium étaient dues aux dents acérées des squales, (2). — Quant aux silex qu'on croyait taillés, parce que

(1) Pozzi, op. cit., p. 229-30; Mortillet, Matériaux pour l'hist. de l'homme, 2^e an., p. 13. # (2) Pozzi, ib.; Mat. 8^e an., p. 211.

leur forme se rapproche plus ou moins de celle des lances, haches, flèches, etc... véritablement authentiques, le plus souvent ils ont été produits par l'action érosive des sables entraînés par les rivières ou les torrents géologiques. On en a trouvé un grand nombre en Nouvelle-Zélande, qui ont certainement été ainsi formés. Quelquefois, il est vrai, ce sont de véritables silex taillés; mais on reconnaît alors qu'ils ont été introduits accidentellement, par un remaniement postérieur, dans les couches où on les a trouvés. On ne peut donc rien conclure de leur découverte; et il faut avouer en fin de compte l'incertitude complète de la science actuelle sur la plus ou moins haute antiquité de l'espèce humaine, (1).

2^o Affirmation théologique. = Serons-nous plus heureux du côté de la Bible; et y trouverons-nous véritablement, comme le prétendent nos adversaires, une chronologie ri

(1) Signalons, afin d'en finir avec l'affirmation « scientifique », quelques faits qu'on a voulu opposer à la Bible, et qui ne se prêtent pas à une discussion raisonnée, soit qu'ils échappent à l'analyse par leur trop grande

42

gouverneuse, certaine, enfermant l'humanité dans un cycle étroit qui n'aurait commencé que 4000 ans av. J. C., et nous permettant ainsi de fixer la date exacte de notre origine? Hélas, non. La chronologie biblique n'est pas certaine, et elle présente des lacunes, que constataient déjà St Augustin et St Jérôme. Ce n'est qu'à partir de 300

incertitude, soit que leur simple exposé suffise à les réfuter.

C'est d'abord les cités lacustres de la Suisse, qu'on a prétendu être d'une antiquité reculée, en s'appuyant sur la nature des débris qu'on y rencontre. Mais ces débris sont de toute sorte: silex taillés, instruments d'os ou de bronze, médailles grecques et romaines, ce qui atteste un remaniement des couches d'alluvions, qui ôte aux calculs qu'on peut faire, tout caractère d'approximation même grossière. D'ailleurs il est parlé de ces cités lacustres dans Hérodote, et il en existe encore de nos jours chez quelques sauvages. Il est donc impossible d'en rien induire de concluant.

En second lieu, on a fait grand bruit d'un squelette trouvé, à côté de bois brûlé, dans les plaines de la Nouvelle-Orléans, et qui remonterait au moins, dit-on, à 72000 ans! Pour aboutir à ce chiffre, il a fallu supposer qu'au dessus de ce squelette le sol comprenait quatre couches, que chaque couche correspondait à une ancienne forêt, qui aurait disparu, et se serait carbonisée, enfin que chacune de ces quatre forêts avait vécu 18000 ans. Voilà bien des suppo-

ans, qu'après Scaliger, quelques théologiens ont placé au quarantième ou cinquantième siècle avant J.C. la naissance de l'homme, opinion qui a passé ensuite dans tous les résumés d'histoire sainte, et qui, trop encouragée, il faut l'avouer, par les prédicateurs, a fini par constituer la croyance commune des Chrétiens. Mais cette

sitions; et pour être positiviste, ce roman est loin d'être positif.

En voici un autre assez piquant: En 1844, sur les flancs du volcan éteint de la Denise, près de Puy-en-Velay, M. Hémaré découvrit (ou plutôt un ouvrier lui apporta) un bloc de pierre, portant en empreinte deux squelettes, qui paraissaient être ceux d'un jeune homme et d'un enfant. M. Hémaré fit des recherches pour déterminer l'âge de ce bloc, et prétendit que d'après l'inspection des couches géologiques du volcan, il appartenait certainement au terrain tertiaire; - l'homme tertiaire était donc trouvé! Celle fut la conclusion que M. Hémaré réussit en 1896 à faire accepter par plusieurs membres d'un congrès scientifique réuni à Puy-en-Velay. Mais M. M^r Mortillet et de Quatrefages, deux véritables savants, se montrèrent sceptiques. Ils firent opérer des fouilles, qui amenèrent la mise au jour d'une sépulture relativement récente près de l'endroit où l'anthropolithe avait été trouvé. Ce fait accrut leurs doutes; car il devenait probable qu'on se trouvait en face de débris peu anciens, introduits par un accident quelconque dans des couches de terrains antérieures, et nullement contemporaines. Néanmoins

43

croissance n'a jamais été érigée en dogme par l'Église Catholique, preuve évidente qu'elle est sans fondement; et elle est combattue par tous les théologiens modernes, qui reviennent ainsi aux saines doctrines des Pères de l'Église. Mgr Meignan, évêque de Châlons, déclare qu'il est impossi-

une difficulté restait à résoudre: celle de savoir si le volcan était depuis longtemps éteint, si par conséquent il y avait eu ou non des remaniements dans les terrains environnants, causés par ses éruptions, et remontant à une époque reculée ou non. Ce fut Sidoine Apollinaire, qui se chargea de répondre à cette question. Dans une de ses lettres qui nous a été conservée, le savant évêque fait un appel éloquent à la charité de ses diocésains, pour secourir les malheureux habitants d'une contrée voisine de sa résidence, ~~et~~ qu'une éruption venait de ruiner et de décimer. Or la description minutieuse qu'il donne de la contrée désolée par le sinistre, s'applique exactement aux alentours du volcan de la Dent. Mis sur la voie, les deux savants examinèrent la disposition des couches de lave et la structure de l'anthropolithe, et acquirent la conviction que les deux prétendus hommes tertiaires n'étaient que de simples Gallo-romains victimes de l'éruption du V^e siècle! ainsi s'écroulait l'échafaudage de conjectures de M. Héruard; ainsi s'ébranlait encore l'arme qu'on forgeait contre la Bible. La charité de Sidoine Apollinaire avait trouvé sa récompense.

ble de résoudre l'obscur problème de la
chronologie biblique, et qu'il a été pro-
posé plus de 150 systèmes chronologiques,
aussi probables les uns que les autres. De
son côté, le plus savant orientaliste de nos
jours, M. Le Hir, ancien professeur d'hébreu
et d'Écriture Sainte au séminaire de St Sul-
pice, a écrit ceci: « La chronologie biblique
est flottante, et c'est à la science qu'il
appartient de la déterminer. »

à quoi tient donc cette incertitude? à
deux choses: à l'altération des chiffres dans
les leçons du Pentateuque qui nous sont
parvenues, et aux lacunes des généalogies
qu'il contient; ^{L'altération des chiffres produit} ~~ce qui produit~~ une grande
divergence de ~~les~~ résultats pour l'interval-
le de temps, qui sépare Adam d'Abraham.
ainsi, d'après le texte hébreu, cet interval-
le serait de 2008 ans; le texte samaritain
le porte à 2249 ans; enfin en suivant l'é-
dition alexandrine de la version grecque de
Septante, on arriverait au chiffre de 3474
ans, soit près de quinze siècles de plus!...
Ces inexacitudes ne doivent pas nous éton-
ner; autrefois on accordait à ces chiffres,
beaucoup moins d'importance qu'on ne
l'a fait depuis; et les copistes s'inquié-
taient peu de les reproduire exactement.

St Augustin signalait déjà leurs « distractions ». Ce manque de rigueur et de précision est un des caractères saillants du moyen âge. Ce qui dans la Bible préoccupait nos ancêtres, ce n'était pas son côté purement scientifique ou historique, c'était surtout ce qui touchait à la religion, à la morale, et à la discipline générale. C'était moins, en d'autres termes, la partie humaine que la partie inspirée. — Quant aux lacunes dans les listes généalogiques des premières familles humaines, elles sont certaines. « Par exemple le patriarche Caïnan, fils d'Arphaxad, et père de Sala, mentionné dans les Septante et dans la généalogie de Jésus (St Luc, III, 36), n'est pas indiqué dans le texte hébreu (Gen., XI, 12.) on le comprend, de telles omissions, et elles peuvent être nombreuses, sont de nature à modifier singulièrement le résultat total. Ce qui confirme encore ces inductions, c'est que l'expression de « fils » n'a pas en Hébreu la signification précise qu'on lui donne dans nos langues occidentales, mais est quelquefois employé avec la signification ~~paternelle~~ de descendant, comme c'est le cas pour le Christ, qui est appelé

« Fils de David. » Il est donc bien difficile, pour ne pas dire impossible, avec les données de la Bible, de reconstituer d'une manière rigoureusement exacte, la chronologie des premiers âges de l'humanité. » (Pozzi, *op. cit.*, p. 39^o.)

que reste-t-il de l'objection de Drapeur ? L'affirmation scientifique a été trouvée inexacte ; l'affirmation théologique est également erronée. De deux prémisses fausses, prétendrait-on tirer une conclusion juste ? Non ; de même que nous ignorons l'âge de la terre, il faut nous résoudre à ignorer l'âge de l'homme. Dieu nous a révélé notre origine, notre nature, notre destinée ; mais il ne Lui a pas plu de nous apprendre quelle était notre antiquité. Tout au plus, s'appuyant sur les découvertes géologiques actuelles, et sur les données incomplètes de la Bible, pouvons-nous préjuger qu'elle ne remonte qu'à quelques milliers d'années ; mais ce n'est qu'une conjecture, que les savants de l'avenir auront à préciser. Qu'ils marchent donc ; qu'ils fouillent les entrailles de la terre, pour lui arracher son secret, sans se préoccuper de discussions théologiques, qui ne

sont pas de leur domaine. Ce n'est qu'ainsi, à force de courage et de impartialité, qu'ils parviendront à la connaissance du Vrai, et non en dirigeant contre l'opinion de quelques théologiens, des traits destinés à l'Eglise Catholique, manœuvre maladroite qui ne peut tout au plus que manifester leur parti-pris et leur ignorance.

IX.

Après l'antiquité de la terre et celle de l'homme, c'est le grand problème de l'origine de la vie qui fournit l'occasion d'un nouveau « conflit ». La question peut se dédoubler en deux autres: On peut rechercher l'origine de la vie universelle, ou celle de l'homme. La première question relève de la philosophie et non des sciences naturelles; car le savant se borne à constater l'existence, les causes, et les lois des phénomènes de son ressort; il ne ^{se} demande pas quelle est la raison de cette existence, le point de départ de ces causes, et la source de ces lois. La seconde question amènera la réfutation de cette hypothèse dégradante, qui fait descendre l'homme du singe, c.à d. un être intelligent et libre d'une brute!

Mais pour bien comprendre la portée de ce double problème, il faut au préalable exposer rapidement les deux conceptions de l'univers qui se sont produites, savoir la conception scientifique et religieuse, et la conception unitaire.

1° Conception scientifique et religieuse.

= Le monde a été créé tout entier par Dieu, c.à d. est sorti du néant à une époque inconnue fixée par sa sagesse : avant le commencement, Dieu seul existait. Mais à un instant de l'éternité, sa voix retentit dans l'espace immense, et la matière cosmique surgit du chaos. Quand il l'eut douée de mouvement, et façonnée en astres étincelants, il parla de nouveau ; et la terre sentit la vie remuer dans les eaux qui la couvraient ; la lumière l'inonda de ses clartés ; l'atmosphère s'étendit entre les eaux supérieures et inférieures, et l'aride parut. Puis les plantes poussent leurs racines et leur feuillage ; le soleil les échauffe de son rayonnement ; les monstres marins peuplent la mer ; les oiseaux font retentir l'air de leurs chants ; les mammifères et les reptiles se meuvent à la surface du sol ; la vie éclate partout, mais encore muette et sans pensée.

Enfin Dieu parle pour la dernière fois; - et du limon de la terre, qu'Il anime de son souffle, Il forme l'homme à son image. - C'est le résumé de la Genèse; et il s'accorde merveilleusement avec la classification scientifique des êtres. Au bas de l'échelle, les minéraux, la matière inerte, obéissant aux lois physico-chimiques, et se développant seulement par juxtaposition de molécules semblables. Au dessus, les végétaux, se développant par intussusception et doués de la faculté de reproduction; puis les animaux possédant en plus la sensibilité et le mouvement; enfin l'homme, se distinguant nettement du reste des êtres créés par deux facultés supérieures, qui n'appartiennent qu'à lui: la raison, et l'activité. Entre ces quatre règnes: minéral, végétal, animal, humain, existent des abîmes infranchissables, ce que les savants appellent des hiatus. - Ces quatre règnes sont formellement indiqués dans la Bible; ce n'est pas la même parole de Dieu, qui crée à la fois la matière et les animaux par exemple. Ils se succèdent à de longs intervalles, dont la durée nous est tout-à-fait inconnue: la matière

d'abord, la plante ensuite, l'animal, et enfin l'homme, formé d'un double élément: un élément matériel, le limon de la terre, qui ^{ne} suffit pas à le distinguer des animaux, et un élément spirituel, le souffle de Dieu, qui le constitue à la ressemblance du Très-Haut, et le fait vraiment roi de la Création.

2° Conception unitaire et athée. = à la conception religieuse du monde, les évolutionnistes ont opposé la conception unitaire, moniste, protiste, ou athée. Ils partent de ce principe que la matière existe de toute éternité, et que tout provient d'elle par des évolutions successives, graduelles, insensibles. Sous quelle influence se sont produites ces transformations? Pour l'expliquer, on fait observer que la mer, la terre, l'air sont remplis d'infusoires, de microzoaires en si grand nombre, qu'il n'y a pour ainsi dire pas une parcelle de matière, qui ne soit animée et comme imprégnée de vie. C'est, dit-on, ce qui s'est produit à l'origine. à un moment donné, il s'est développé aux dépens de la matière cosmique une quantité incalculable de protistes, de protoplasmata, d'infusoires in-

finement petits, qui se sont divisés en 2 groupes : les uns, qu'on pourrait appeler conservateurs, sont restés neutres, et ont formé la matière actuelle ; les autres, moins conservateurs, sous l'influence de la concurrence vitale, de la sélection naturelle, et de l'hérédité accumulée, se sont développés en végétaux et animaux. Ces végétaux et animaux originaires, d'abord très-impairfaits et rudimentaires, se sont accrus avec les siècles, sous les mêmes influences ; et ont fini par s'épanouir dans la végétation luxuriante et la faune gigantesque des temps géologiques. Le plus parfait d'entre eux, le singe, a produit l'homme en se perfectionnant. En résumé, tout sort de la matière ; le végétal est né du minéral ; l'animal du végétal ; l'homme de l'animal. Qu'on ne vienne donc plus parler de quatre règnes séparés par des abîmes ; il n'y en a qu'un, le règne matériel, diversement modifié sous les influences précitées. = Pour établir ce roman, les évolutionnistes ont entrepris de prouver que les minéraux, c.à.d. la matière pure, contenaient en germe au moins, toutes les facultés qu'on rencon-

être dans les règnes supérieurs. Ainsi, ils naissent et meurent, car le télescope accuse des apparitions et des disparitions d'étoiles; ils se développent par intussusception, à la suite de combinaisons chimiques; ils se nourrissent, car il suffit de plonger un cristal brisé dans son eau-mère pour le voir se réparer au bout d'un certain temps; ils se reproduisent, car deux liquides mélangés donnent naissance à un troisième être; enfin ils ont la sensibilité, car le fer tend vers l'aimant, et l'aiguille aimantée se tourne vers le pôle nord! Quant à l'intelligence et à la liberté, la démonstration ayant été trouvée trop difficile à faire, les évolutionnistes ont supprimé la difficulté en niant leur existence chez l'homme. - Voilà cette théorie unitaire qu'on ose présenter comme scientifique, alors qu'on y confond les choses les plus essentiellement différentes! Ah! ceux qui prennent ainsi plaisir à bouleverser les notions scientifiques les plus certaines, sont moins les ennemis de la Religion que de la Science; car en se révoltant de cette façon contre la logique, ils mettent la Science en péril, et n'ébranlent pas la Religion!

Puisqu'il le faut, discutons la théorie Darwiniste. Il y a dans cette théorie une thèse et des principes.

1^o Thèse. # La thèse, que nous venons d'exposer rapidement, comprend, on le voit, deux parties : l'une négative, l'autre positive. — La partie négative consiste à nier la création, et la fixité des espèces ; la partie positive, à prétendre que tout en ce monde, minéraux, végétaux, animaux, et homme, découle d'une source unique, et n'est que la matière cosmique, se transformant sous l'influence des protistes, et aboutissant aux types actuels, après une longue évolution, susceptible de continuer encore au delà, d'une manière indéfinie. — C'est la thèse qu'on appelle la thèse évolutionniste ou Darwiniste.

Mais à la décharge de la mémoire de Ch. Darwin, il faut dire qu'il n'a jamais été aussi loin que ses disciples, et que le système qui a retenu son nom, est plutôt leur œuvre que la sienne. Darwin était un naturaliste patient, qui a fait de nombreuses découvertes de détail, et s'est livré à un travail d'analyse véritablement effrayant. Mais c'était un

esprit étroit, et manquant de vues généralisatrices. Comme tout spécialiste, qui veut sortir de son terrain, il s'est égaré dès qu'il en a franchi les limites, faute de connaître les chemins des régions nouvelles où il tentait de pénétrer. Ses yeux, habitués aux infiniment petits du microscope, ont été éblouis, quand il les a levés vers le monde extérieur, et n'ont plus rien vu. Ses erreurs paroissent avoir été en grande partie inconscientes. Mais il avait à côté de lui des disciples, que ne préoccupaient pas les questions scientifiques, et qui se hâtèrent de s'emparer de ses conclusions # pour les ériger en objections contre la doctrine révélée, et en tirer sur tous les points des conséquences, que Darwin # n'avait pas prévues. Il eut le tort de ne protester que faiblement. Ce fut une faute, dont sa mémoire porte aujourd'hui la lourde responsabilité.

2^o Principes. # Quant aux principes du darwinisme, ils sont au nombre de trois, et portent les noms # techniques de : concurrence vitale, sélection naturelle, et hérédité accumulée. Examinons-les successivement.

49

La concurrence vitale peut s'appeler plus exactement la bataille pour la vie. Tout être, en venant au monde, doit se faire une place au soleil, et conserver son existence. Mais il lui faut pour cela lutter contre bien des ennemis: d'abord le climat, trop chaud à l'équateur et trop froid aux pôles; puis la faim; puis les obstacles naturels les plus divers; enfin et surtout, les autres êtres. Car il faut qu'ils se nourrissent, et ils ne peuvent le faire qu'à la condition d'absorber des êtres comme eux. Les plus faibles sont mangés par les plus forts; c'est le destin. Et cette terrible loi se vérifie chaque jour: les loups mangent les agneaux; les éperviers, les oiseaux; les fourmiliers, les fourmis; et les araignées, les moucheron. C'est ainsi qu'on peut s'expliquer la disparition des espèces, sans être obligé de recourir à des hypothèses de bouleversements géologiques. Deux espèces, ayant les mêmes besoins, et de force inégale, ne peuvent coexister; la plus forte détruit l'autre. Ainsi les abeilles à Dard de France, importées en Italie, ont fait disparaître les abeilles Sans Dard venues d'Espagne.

ainsi la souris a cédé la place en France au rat noir, chassé lui-même d'Angleterre par le surmulot. Il en est de même pour les végétaux; les taillis ne poussent pas sous les grands chênes, qui, plus forts qu'eux, accaparent toute la nourriture; et là où croissent les ronces, elles étouffent les autres plantes. — Mais tout ceci ne s'accomplit pas sans lutte; les faibles résistent aux forts. La nécessité de se défendre aidant, certaines qualités se développent chez ces êtres entourés d'ennemis: les uns acquièrent plus de force; les autres plus d'agilité; d'autres encore une fécondité telle, que malgré les ravages causés dans leurs rangs, leur espèce n'en subsistera pas moins. De plus, il est certains organes qui s'accroissent; d'autres, inutiles pour la lutte, s'atrophient. C'est ainsi que la concurrence vitale tend à diversifier les types, et à établir des espèces.

Mais elle n'y suffirait pas à elle seule, sans la sélection naturelle, et l'hérédité accumulée. — Quand un éleveur de bestiaux veut obtenir une race perfectionnée, que fait-il? Il choisit des

producteurs, possédant déjà les qualités qu'il a en vue, et les accouple. Il fait là une sélection artificielle. Et bien, ce que l'éleveur peut faire pour les raças, la Nature, la grande éleveuse, l'a fait pour les espèces. Ces animaux, chez lesquels la bataille de la vie a développé certains organes au détriment des autres, s'accoupleront naturellement à des animaux semblablement modifiés. De cette sélection naturelle ou sexuelle, résulteront des êtres possédant à un plus haut degré que leurs parents, les qualités, les organes, qui distinguaient déjà ceux-ci des êtres environnants. - En se répétant le long des siècles, ce phénomène d'hérédité ira toujours en s'accroissant, en s'accumulant; et produira enfin des individus différents les uns des autres, qui paraîtront constituer des espèces si tranchées, qu'on ira, comme vous le faites, jusqu'à les qualifier d'invariables.

Ainsi ~~comme~~, on voit que la grande loi de l'évolution s'explique simplement: à l'origine, des individus tous semblables, mais doués de forces inégales

les ; les uns succombent dans la bataille de la vie ; les autres s'y trempent, et acquièrent des qualités qu'ils transmettent à leurs descendants, jusqu'à ce que, par l'hérédité accumulée, prolongement de la sélection naturelle, de même que la sélection naturelle n'est que le prolongement de la concurrence vitale, on aboutisse aux résultats actuels. Ces changements, il est vrai, ne se passent pas sous nos yeux ; mais la raison en est simplement qu'il faut un très-long temps pour les accomplir, et que la vie humaine est trop courte pour les apercevoir. — Ainsi donc, qu'on ne nous parle plus de création par une divinité préexistante ; Dieu est inutile pour expliquer le monde !... Qu'on ne nous parle plus d'une Providence gouvernant l'univers ; ce qui le gouverne, c'est la loi de l'évolution, et l'Evolution dépend elle-même du jeu fortuit des trois principes qui la constituent.

Tel est le système. Avant de le défluter, ~~on~~ on peut voir tout de suite qu'il laisse un grand vide à combler, et que ses apparences séduisantes sont

51

trompeuses. Il n'y a point de vie dans ce monde que nous présente Darwin; tout y est mort; car on n'y sent point passer la parole vivifiante du Dieu éternel; ~~mais~~ on n'y subit que cette loi fatale de l'évolution, poussant les êtres dans des directions qu'ils ignorent et qu'elle ignore elle-même. à la place de cet ordre intelligent qui éclate partout, Darwin ~~est~~ introduit le chaos; car c'est évidemment là qu'on en arrive dans un système où l'on nie la Providence, mais où l'on croit au hasard!

XI.

L'hypothèse de Darwin doit être examinée à trois points de vue: scientifique, philosophique, et religieux; car ses partisans en ont tiré des conséquences sous ce triple rapport.

Plaçons-nous d'abord sur le terrain scientifique. Le débat s'y concentre sur cette affirmation évolutionniste: « Les espèces varient », contredite par l'affirmation ~~de~~ inverse de la majorité des savants: « Les espèces sont fixes ». Laquelle de ces deux doctrines contradictoires est confirmée par les faits? C'est

ce qu'il faut examiner. — Commençons par définir nettement les termes. Qu'est ce qu'une espèce? M. de Quatrefages la définit ainsi: « L'ensemble des individus, plus ou moins semblables entre eux, qui sont descendus, ou qui peuvent être regardés comme descendus d'une paire primitive unique par une succession ininterrompue de familles. » Des caractères constitutifs communs, et une descendance commune, une fécondité continue, voilà donc ce qui rallie les individus en espèces. Dans ces espèces, il y a des variétés, « collections de plusieurs individus se distinguant de leurs congénères de même espèce par des caractères exceptionnels non héréditaires. Quand ces caractères exceptionnels passent d'une génération à une autre, et deviennent héréditaires, alors il se forme une race » (Pozzi, op. cit., p. 196). Mais ce qu'il faut bien remarquer, « c'est que ces caractères de race, tout permanents et héréditaires qu'ils soient, diffèrent de ceux de l'espèce en ce que, tandis que ceux-ci sont origi~~naux~~^{nels}, de même date que les espèces anciennes, ces-là sont accidentels et de date postérieure. L'espèce est donc un fait de créa-

tion et de nature, la race un simple fait de modification, ou de circonstance » (Ibid.)

à quoi reconnaît-on la race de l'espèce ? Parmi les divers critères proposés par les savants, le plus important est celui que fournit l'observation des phénomènes d'hybridité. Quand deux individus de même espèce, fussent ils de races différentes, s'accouplent, ils donnent naissance à un produit, qui ne différera d'eux que par des caractères accidentels. Il peut être d'une autre race, mais il est de la même espèce. Ce produit sera lui-même fécond, et donnera naissance à son tour à des individus de même espèce ; la fécondité est continue. Au contraire, ~~est~~ si deux individus d'espèces différentes se croisent, ils donneront naissance à un produit hybride différent d'eux d'une façon sensible. Cet hybride, sera-t-il le chef d'une nouvelle espèce ? Si oui, c'est Darwin qui a raison ; si non, ce sont ses adversaires. Or il a été remarqué ces deux choses : 1° en général le produit hybride est infécond ; donc impossibilité de ~~créer~~ ^{créer} une nouvelle espèce ; 2° quand par ex

ception, il est fécond, au bout de peu de générations, la loi naturelle de l'atavisme prend le dessus; le produit, par un effet de réversion, revient à ~~à~~ l'un des types primitifs. Là encore, impossibilité de constituer une nouvelle espèce. Quelle que soit donc l'hypothèse où l'on se place, dans les deux cas, la théorie Darwiniste reçoit un éclatant échec. On peut bien créer de nouvelles raças, et on en a créés de nombreuses; — mais on ne crée pas de nouvelles espèces. — Malgré leurs efforts patients et leurs tentatives incessantes, les Darwinistes n'ont pu encore en montrer une: les mulâtres, les oviscapres, les chiens-loups, et les léporides, qu'ils espéraient voir déroger à la double loi que nous avons posée, s'obstinent à y obéir; (V. Pozzi, ibid., p. 300-307.)

L'expérience historique vient confirmer l'expérience de chaque jour. Aristote nous donne des animaux des descriptions qui s'appliquent encore exactement aujourd'hui; ~~et~~ les hiéroglyphes des monuments égyptiens, dont on n'a pu calculer la haute antiquité, nous montrent également ^{des animaux tout} semblables à ceux de nos jours. Il existe en Afrique un baobab gigantesque, dont l'âge est évalué à 6000 ans,

qui n'offre aucune différence avec les jeunes pousses qui l'entourent. Le pin colossal de l'Amérique, dont certains spécimens sont aussi regardés comme antédiluviens, ressemblent aux pins modernes de la même région. Enfin, fait plus significatif encore, en analysant des pains d'orge, ~~trouvés~~ ^{recueillis} dans des hypogées d'Égypte, remontant à plus de 4000 ans, M. Brongniart y trouva un grain d'orge qu'il soumit à un examen attentif. Il y aperçut un organe rudimentaire, qu'on n'avait point remarqué sur les grains d'orge actuels. Était-ce une différence?... Pour s'en assurer, M. Brongniart examina à la loupe, plusieurs de ces grains d'orge actuels; et qu'y découvrit-il? Le même organe rudimentaire, qui avait jusque-là échappé à l'attention des savants!... Ainsi la fixité des espèces est telle, que c'est un individu remontant à une époque qui se perd dans la nuit des temps, qui est venu renseigner le savant du 19^e siècle sur les caractères constitutifs de son espèce!...

En allant plus haut, en remontant aux couches paléontologiques, la même ⁱⁿ⁻variabilité se constate. M^{lle} Barouthe a

Démontré par ses travaux sur le terrain silurien, que dans les espèces siluriennes qui se sont perpétuées jusqu'à nous, les individus n'ont pas changé. Un savant belge qui a particulièrement étudié les chauves-souris des grottes, dont on rencontre de nombreux spécimens dans les terrains géologiques, a montré également que ces chauves-souris n'avaient pas varié, fait qui l'autorise à conclure avec un grand bon sens scientifique que la concurrence vitale n'a d'influence que sur les individus, et nullement sur les espèces. M. Agassiz a fait observer de son côté que les polypiens du golfe du Mexique se ressemblaient tous; et cependant entre ceux qui forment la couche la plus récente, et ceux qui forment la couche la plus ancienne, il estime qu'il s'est écoulé 200 000 ans!! Le même naturaliste, qui est loin pourtant d'être spiritualiste, s'~~accuse~~^{emporte} violemment contre Darwin, qu'il accuse de manquer de logique. Enfin Cuvier se moquait spirituellement « de ces poissons, qui à force de se tenir au sec, voyaient leurs écailles se changer en plumes d'oiseaux. »

Quand Darwin assimile la sélection naturelle à la sélection artificielle, il

commet un étrange abus de mots. Car à qui fera-t-on croire que les animaux font le travail patient, et le raisonnement de l'horticulteur ou de l'éleveur ? qu'ils se disent : « Voici un individu qui a la même anomalie que moi ; je vais m'accoupler avec lui ; j'aurai soin d'avertir mes petits de faire comme moi, de se choisir des conjoints semblables, (s'ils en trouvent !!!) ; et nous finirons bien ainsi par fonder une nouvelle espèce. » ? Et les plantes, raisonneront-elles aussi ? Tout cela est absurde. La sélection naturelle de Darwin serait en réalité une sélection anti-naturelle, une véritable sélection artificielle. Car, abandonnées à eux-mêmes, les animaux ne s'accouplent que dans la même espèce ; et c'est ainsi (comme l'on fait remarquer plusieurs savants) que loin de transformer l'espèce, la sélection naturelle la conserve ; c'est ainsi encore qu'elle rend permanent l'ordre de la nature, au lieu du chaos inévitable qu'y aurait introduit l'évolution !

« Supposez en effet que les différentes espèces se mêlassent, et que des races hybrides provenant de ces mélanges fussent produites, et se perpétuassent sans

empêchement, le monde organisé présenterait bientôt une scène de confusion universelle. L'ordre établi de Dieu, dès le commencement, cet ordre qui éclate dans l'unité au sein de la diversité, aurait été bouleversé au bout de quelques générations, et il devrait être presque impossible aujourd'hui de découvrir dans les différents règnes le plan primitif du Créateur. Combien l'ordre réel de la nature est opposé à un tel chaos ! Par toute la terre, nous voyons les espèces se reproduire d'une manière régulière, uniforme, et les limites de chacune d'elles ne sont pas moins nettement posées aujourd'hui qu'elles ne l'étaient il y a mille ans ! »
(Pozzi, op. cit., p. 497.)

XII.

Contredite par les faits sur le terrain scientifique, la théorie Darwiniste ne résiste pas non plus à un examen philosophique ; car elle se heurte aux principes métaphysiques les plus solidement établis. — En effet, quand ses partisans affirment l'éternité de la matière, ils nient l'existence de Dieu ; quand ils prétendent que la nature est gouvernée par le hasard, ils nient la Providence ;

enfin quand ils soutiennent que les phénomènes sont les mêmes dans tous les règnes et s'expliquent de même, ils nient l'immortalité de l'âme humaine. À cette triple négation, nous répondrons successivement par l'affirmation inverse.

1° « La matière est éternelle; en effet nous voyons tout sortir d'un seul principe unique, d'un œuf; végétaux, animaux, homme. à chaque point où la Bible place une création, nous ne voyons que le développement de la grande loi de l'évolution; la Création n'est donc qu'un mot vide de sens, Dieu n'existe pas, et c'est la matière seule qui existe de toute éternité. » — Le raisonnement est incohérent; en effet, même en admettant la loi non prouvée de l'évolution, il reste toujours au moins l'œuf, dont on n'indique pas l'origine. Or de deux choses l'une: ou cet œuf, a été créé; et alors la matière n'est pas éternelle; — ou il s'est créé lui-même; et alors il est: 1° infiniment intelligent, pour se concevoir tel que l'univers en peut découler; 2° infiniment puissant, pour réaliser cette conception; 3° infiniment

parfait; car il n'a pu se borner lui-même. Mais, s'il en est ainsi, nous ne voyons plus de différences entre cet œuf et le Dieu des Chrétiens, seulement au lieu de l'appeler œuf, nous l'appelons Dieu.

2^o La nature est gouvernée par le hasard, et par suite il n'y a pas de Providence. Il y a, il est vrai, des lois fixes auxquelles obéissent les divers éléments de l'univers; mais ces lois, dont la plus grande est celle de l'évolution, ne sont que des lois secondaires, applications des lois générales de la matière. Ces dernières, nous ne les avons pas trouvées; et comme personne d'ailleurs n'a pu les lui donner, il est évident qu'elle n'est soumise qu'au hasard.» — Ceci revient à nier qu'au dessus des causes secondes, il y ait une cause première. Evidemment cette cause, le savant ne la rencontrera pas, s'il se renferme dans sa science; car son œuvre à lui se borne à constater et à expliquer des effets. Mais le philosophe la trouvera, en s'élevant dans les régions de la métaphysique, interdites aux sciences naturelles; car ses recherches à lui ont surtout pour objet la découverte des causes. Or il est un principe évident qui se formule ainsi: Tout

effet suppose une cause; et tout effet intelligent, une cause intelligente. Quand on voit un peuple prospère, et obéissant à des lois appropriées à son génie, on en conclut logiquement à l'existence d'un législateur sage qui lui a donné ces lois. De même ~~comme~~, la nature, en obéissant à des lois merveilleuses, proclame qu'un législateur infiniment sage les lui a imposées. Le monde est un effet intelligent qui a la Providence de Dieu pour cause intelligente. Toutes les lois qui le gouvernent ne sont que des effets, des causes secondaires qui supposent forcément... une cause première.

3^e: « Dans tous les règnes, les phénomènes sont les mêmes et s'expliquent de même. Or ni les végétaux, ni les animaux ne sont immortels. L'homme ne ~~le~~ l'est donc pas non plus; mais quand il meurt, les atomes, qui composaient son corps, se mêlent aux substances constitutives de l'écorce terrestre, et la force qui l'animait pendant la vie rentre, sous forme d'un agent imperceptible quelconque dans le tourbillon vital, quitte à recommencer plus tard, en tout ou en partie, une nouvelle exis-

teuce au sein de nouveaux atomes façonnés
en corps humain. Nous assistons ainsi à
des transformations continues, dont la
matière est le siège unique et éternel. —
Il est impossible de soutenir que les phéno-
mènes physiques-chimiques, et les ~~ex~~phéno-
mènes psychologiques soient de même na-
ture et s'expliquent de même. Entre la
sensibilité par exemple et l'aimantation,
entre les combinaisons chimiques ou le mé-
lange de matières inorganiques, et la crois-
sance ou la reproduction des substances or-
ganisées, entre des juxtapositions de mo-
lécules et la nutrition, quelle ressemblan-
ce même lointaine pourrait-on rencontrer?
La comparaison ne peut se faire sur au-
cun point. Il y a plus; il est certains phé-
nomènes psychologiques dont on n'a
pas pu trouver « les similaires » dans les
minéraux, malgré la facilité avec la-
quelle on admet les analogies⁽¹⁾; ce sont les
pensées, les raisonnements, les volitions!
La matière ne suffit donc pas à rendre
compte des principaux phénomènes hu-
mains, les phénomènes intimes. Il faut
donc qu'il y ait à ces phénomènes une
cause immatérielle, conforme à leur natu-

(1) V. *supra*, § IX.

57

re : cette cause, nous l'appelons âme. Et
l'âme, étant immatérielle, participe
par suite au caractère essentiel de tout
pur esprit : elle est simple. De sa sim-
plicité résulte qu'elle ne peut se dis-
soudre, se décomposer en parties ; elle
ne peut que rester toujours ce qu'elle
est, c'est-à-dire qu'elle est immortelle.
C'est ce que proclament en outre le con-
sensus universel du genre humain,
l'analyse psychologique des tendances
morales de l'homme, et enfin la néces-
sité d'une sanction de sa conduite.

XIII.

Il nous reste à examiner la thèse
évolutionniste à un troisième point
de vue, au point de vue religieux.
Ici, la question se pose de la manière
suivante : Peut-on, sans cesser d'être
catholique, croire au transformisme ?
ou bien, cette hérésie scientifique et phi-
losophique est-elle aussi une hérésie
religieuse ? — La réponse ne saurait
être générale ; il importe de distin-
guer deux affirmations dans la théorie
darwiniste : 1° Les espèces dérivent les
unes des autres par transformation ;
2° l'homme dérive de même d'une es-

pièce animale inférieure. Examinons ces deux points, et voyons s'ils sont contraires au texte biblique, ou à la tradition des Pères de l'Église, ou aux décisions des conciles et des papes; et si par conséquent, les évolutionnistes, au cas où ils auraient pu démontrer leur système, auraient été admis à en tirer des conclusions contre l'enseignement révélé.

§ I. Les espèces animales et végétales dérivent les unes des autres par transformation. # A. La Bible interdit-elle de croire à cette première partie de l'hypothèse? On ne trouve dans la Genèse que deux passages qui semblent se rattacher à la question: # 1° C'est d'abord au Ch. 1, les versets 12 et 21, qui disent, le premier: « La terre produisit donc des plantes qui portaient leur graine suivant leur espèce, et des arbres fruitiers renfermant leur semence en eux-mêmes, chacune suivant son espèce », et le second: « Dieu créa les grands monstres marins, et les animaux qui ont la vie et le mouvement, que les eaux produisent chacun selon son espèce, et Il créa aussi des oiseaux chacun selon son espèce. Il vit que cela était bon. » Ces textes sont-ils formels? au premier abord il semble que oui; mais en y réfléchissant, il n'en est rien. En effet le mot

espèce, qui a pris depuis quelques années un sens technique très-précis, était un terme fort vague autrefois, en hébreu, en latin (genus) et en français. Prétendre que les mots: «chacun selon leur espèce» imposent de croire à l'invariabilité des espèces, équivaut à leur donner un sens rétroactif. C'est vouloir que dans un chapitre, qui s'adresse à tout le monde, ce qui l'obligeait à employer la langue de tout le monde, Moïse ait deviné la science d'aujourd'hui, et employé les termes techniques qu'elle emploie quand elle s'adresse à une petite catégorie de savants. Nous avons déjà rencontré et écarté cette manière pharisaïque d'interpréter le récit biblique. Les mots «chacun selon leur espèce» peuvent parfaitement être regardés comme synonymes de tous. Moïse nous dit que Dieu créa tous les végétaux et tous les animaux; mais il ne nous dit pas de quelle façon. Il ne nous dit pas si Dieu a préféré créer simplement un couple de chaque espèce (en prenant le mot en son sens technique actuel), ou passer par la filière compliquée de la transformation. On ne peut donc tirer de ces premiers versets de la Bible ni un argument

contre, ni non plus un argument pour la conjecture de la variabilité des espèces. Seulement, il faut bien s'entendre : quand on dit que Moïse n'affirme pas la fixité des espèces, cela ne veut pas dire qu'il permette de croire à tout le Darwinisme ; en effet, il est un point certain, c'est que les plantes et les animaux ont été créés par Dieu, et ne sont pas des produits d'une matière prétendue éternelle ! Moïse est d'accord sur ce point avec la Science et la philosophie.

2° Le second passage de la Bible comprend les versets 20 du Ch. 6, et 14 du Ch. 7 de la Genèse, où il est dit que Noé fit entrer dans l'arche des couples de tous les animaux, chacun selon son espèce. Doit-on y voir la condamnation de l'hypothèse évolutionniste ? Il est évident que ce passage de l'historien sacré n'est pas plus formel que le précédent ; car il emploie les mêmes termes ; et la même observation grammaticale suffit à en réduire la portée apparente. Il y a plus ; un naturaliste distingué, M. Gidore Geoffroy Saint-Hilaire, a prétendu qu'il y avait là la preuve indirecte de l'exactitude du Darwinisme. Voici comment il rai-

59

source : « Moïse nous dit que Noé fit entrer dans l'arche un certain nombre d'animaux de chaque espèce ; or on connaît au moins 100000 espèces d'animaux ! Comment expliquer que tant d'individus aient pu entrer assez rapidement dans l'arche, comment ils ont pu y tenir, comment enfin ils ont pu y vivre ? On ne peut le comprendre qu'en supposant qu'à l'époque où Noé vivait, il n'y avait encore que peu d'espèces sur la terre, et que ce n'est qu'après lui qu'elles se sont multipliées, sous l'influence de la sélection naturelle et du transformisme. » Ce raisonnement est logique ; il paraît irréfutable, et cependant il ne vaut rien. C'est qu'en effet il a pour point de départ un principe erroné. M^r Geoffroy Saint-Hilaire suppose que le déluge a été universel en ce sens que les eaux auraient couvert la surface entière du sphéroïde terrestre ; or les derniers travaux de la géologie et de l'exégèse sacrée ont montré d'une manière indubitable que lorsque Moïse parle de toute la terre, il entend parler seulement de toute la terre habitée, de toute la région qui

entourait la demeure de Noé. Là où il n'y avait pas d'hommes, le déluge était inutile, et Dieu n'avait pas besoin de détruire les plantes et les animaux. C'est donc seulement les espèces de sa région que Noé avait reçu l'ordre de conserver. Leur nombre ~~est~~ était restreint, et l'on comprend que les animaux qui les représentaient pouvaient tenir à l'aise dans la grande arche qui portait la fortune de l'humanité! = En résumé, ~~rien~~ rien dans la Bible ne s'oppose à ce qu'on admette la variabilité des espèces dans les limites que nous avons indiquées; mais rien non plus ne vient donner à cette hypothèse la plus légère ombre de probabilité.

B. Les Pères de l'Eglise sont-ils plus affirmatifs? Ceux qui se sont occupés des questions scientifiques que soulève le récit de Moïse, S^t Basile et S^t Augustin surtout, les ont examinées avec une entière indépendance, cherchant à expliquer la Genèse Biblique et à la compléter avec la science, bien pauvre science, de leur temps. Comme résultat, ils n'ont abouti et ne pourraient aboutir à rien sur ce point; mais ils nous ont légué la vraie méthode, celle qui consiste à é

éclairer ~~le~~ ^{le} texte sacré par la Science ;
 Car si dans les questions morales la Bible est précise, certaine, inéluctable, dans les questions purement scientifiques qu'elle n'a pas pour but de trancher, elle reste vague, indéterminée, comme toute la poésie orientale. A la grande épopée de l'humanité naissante, il serait absurde de demander la précision d'un recueil de formules moderne ; c'est à la Science à délimiter et à résoudre les questions qu'elle ne fait qu'effleurer. Or nous avons vu ce que la Science moderne a répondu (V. Ch. XI.)

G. Enfin aucune décision conciliaire, aucune décrétale pontificale ne sont relatives à la question de la fixité des espèces végétales et animales.

§ II. L'homme dérive lui-même par transformation d'une espèce animale inférieure. # Sur cette seconde partie de l'hypothèse, il faut sous-distinguer. Si l'on prétend que l'âme humaine n'est aussi qu'un produit transformiste, il est bien certain que la Bible, la tradition des Pères de l'Eglise, de nombreux Décrets des conciles, et des papes, condamnent d'une façon formelle la

théorie darwiniste. Ce point ne peut faire doute ; l'âme, créée à la ressemblance du Très-Haut, a été unie au corps par le souffle de Dieu ; elle a fait l'objet d'une création toute particulière, qui doit être écartée du débat. — Mais que dire du corps de l'homme ? Serait-il vrai qu'il n'est qu'un corps de singe anthropoïde perfectionné ou dégénéré, comme on voudra ? Là encore, la Bible nous paraît formelle ; le corps humain a participé à la gloire dont l'âme qui l'anime a été l'objet : il a été créé séparément par le Tout-puissant. Une décision du Concile de Latran, et la tradition des Pères de l'Eglise nous semblent également trancher la question à l'honneur de notre espèce.

Cependant un professeur d'une université catholique d'Angleterre, a élevé la prétention d'être transformiste jusque-là, — tout en restant catholique. Il fait observer que « Moïse, en parlant au verset 26 du ch. 1, de l'apparition de l'homme sur la terre, ne dit pas que Dieu^l créa (bara), mais qu'Il^l forma (assa), ce qui suppose une matière préexistante ; de même aux versets 7 et 8, du Ch. II. Cette matière, il est vrai, serait selon Moïse le limon de la terre ; mais c'est là une expression méta-

phorique, qui signifie simplement matière. Rien ne s'oppose à ce que cette matière soit le corps d'un animal inférieur. » à ceci, on répondra qu'au verset 27 du Ch. 1, Moïse dit que Dieu créa (bara) l'homme, ce qui exclut l'idée d'une simple évolution; qu'en outre il est difficile de traduire limon de la terre par animal; ^{et} qu'enfin l'économie du texte sacré nous montre bien là une création séparée, distincte de celle des animaux. Le vague dans les expressions à disparu; et si Moïse se contente d'un mot ou deux pour indiquer l'apparition des plantes et des animaux, il consacre plusieurs versets et tout un chapitre à dépeindre la création de l'homme; car c'est là le point capital et le but principal du récit sacré.

L'opinion du professeur anglais n'est donc qu'une concession aux théories darwinistes, concession ingénieuse, mais dangereuse et inutile; dangereuse, car elle tend à faire de Moïse un évolutionniste, c'est-à-dire à le mettre en contradiction avec la science et la philosophie; inutile, car les transformistes absolus la trouveront insuffisante. Ce qu'ils ~~font~~ ^{vou} draient avant tout, c'est qu'on leur

concédaient que l'âme humaine n'est qu'un produit de la matière ; ils s'inquiètent peu en général de savoir si le corps humain descend du singe, car du moment que l'âme reste créée de Dieu, les conséquences philosophiques, sociales, et irréligieuses de leur théorie leur échappent, et c'est à elles surtout qu'ils tiennent. — L'intérêt purement scientifique pour eux n'est qu'accessoire. Le point important, c'est de pouvoir arriver à nier Dieu, la Providence, et l'immortalité de l'âme ; — c'est pour cela qu'on préconise l'éternité de la matière et la sélection naturelle ; — c'est de pouvoir arriver à justifier tous les désordres, les guerres civiles et l'arbitraire des gouvernements ; c'est pour cela qu'on exagère à dessein le principe de la concurrence vitale, et qu'on prétend que, même dans l'humanité, les forts écrasent les faibles, maxime odieuse qui s'est traduite en politique par cette autre : La force prime le droit, et en économie ~~pro~~ sociale par l'immorale doctrine de Malthus, qui aboutit à la négation de la bonté et de la Providence du Créateur. — En effet quand Malthus pose en principe que la population tend à s'accroître

tre plus vite que les subsistances, en d'autres termes que l'humanité est menacée de la famine, il ne fait qu'énoncer sous une autre forme la théorie de la concurrence vitale appliquée au règne humain. Il n'y a pas place pour tout le monde au banquet de la vie; il faut donc que les uns disparaissent pour que les autres survivent; les forts écraseront les faibles. De là les deux conclusions suivantes: 1° on fera bien de craindre et de ne^{se} propager que le moins possible, remède préventif; 2° les guerres, les vices, les débauches, l'anthropophagie même, tout ce qui en un mot diminue avant terme le nombre des hommes, sont des choses excellentes, puisqu'elles empêchent un plus grand mal (remèdes répressifs)! Ce serait donc une folie et un crime que de chercher à les restreindre; car si on y arrivait, on arriverait à bref délai à faire mourir les hommes de faim! Voilà les conséquences logiques du principe. — que dire alors d'un Dieu créateur, qui ne laisse à sa créature que cette alternative: ou contrarier sa nature, se soumettre sans chercher à les combattre à des fléaux cruels, et se laisser aller librement à ses vices, ou bien mourir de faim?... Au lieu de cela, que nous dit la

Bible ? Dieu, s'adressant aux premières familles humaines, leur parla ainsi : « Croissez et multipliez ; dispersez-vous par toute la terre et remplissez-la ; domptez-la. » Toute l'économie politique est contenue en germe dans ces paroles. « Croissez et multipliez », dit le Seigneur ; mais alors les guerres, l'anthropophagie, les débauches sont des crimes ; c'est bien ce que la conscience nous disait. Dieu ne nous a pas créés pour nous abandonner aux horreurs de la famine. La terre qu'Il nous a donnée est assez grande pour nous nourrir. Seulement il faut la remplir, c'est à dire augmenter la production au lieu de diminuer la population ; et il faut la dompter, c'est à dire la cultiver, la travailler ; car ce n'est « qu'en l'arroasant de la sueur de son front que l'homme peut gagner son pain. » Mais ce pain, s'il le veut, ne lui manquera jamais ; la bonté et la Providence du Créateur y ont pourvu d'avance.

XIV.

Dans l'examen de la théorie darwiniste, nous avons rencontré une négation, la négation de la création. Pourquoi les évolutionnistes la nient-ils ? Parce qu'ils prétendent

que ce serait un miracle, et que le miracle est une expression dépourvue de sens et ne correspondant à rien de réel, qu'en un mot un miracle est impossible. Avant de passer outre, il importe de s'arrêter sur cette affirmation et de la détruire, en prouvant la possibilité ~~des~~ ^{des} miracles, et l'étrangeté de la thèse qui la nie.

Qui'est-ce d'abord qu'un miracle? Ce terme assez élastique, signifie: 1° dans un sens général, une chose extraordinaire, qui surpasse les forces des créatures visibles ~~mais~~, mais non pas des créatures invisibles, anges ou démons, qui plus intelligentes que les créatures humaines et connaissant mieux les lois de la nature, savent les combiner de façon à produire ces effets extraordinaires; ce ne sont à proprement parler que des prodiges ou des prestiges; - 2° dans un sens rigoureux, le seul que nous aurons désormais en vue, une chose ou un effet sensible qui surpasse les forces de toute créature visible ou invisible, et qui ne peut ~~venir~~ venir que de Dieu, agissant selon des lois supérieures à la mécanique du monde; car, dit St Thomas, "un miracle doit surpasser l'ordre et les forces de toute la nature créée soit visible soit in-

visible. » = On distingue habituellement trois
sortes de miracles: le miracle outre nature,
au dessus de la nature, et contre nature: 1°
le miracle praeter naturam est celui que la
nature pourrait produire, mais autrement
que Dieu ne le produit; par exemple il y a
un miracle outre nature lorsque Dieu guérit ins-
tamment et sans remède une maladie
qui aurait pu cesser avec le temps et des re-
mèdes; - 2° le miracle super naturam est ce
lui que la nature ne pourrait ~~plus~~ pro-
duire d'aucune façon, par exemple la ré-
surrection d'un mort; - 3° enfin le miracle
est contra naturam, lorsque Dieu produit
des effets contraires aux effets ordinaires et
constants des lois naturelles; c'est ce qui a
lieu par exemple quand Dieu fait remon-
ter un fleuve vers sa source. Ces divisions
n'ont pas du reste grand intérêt pratique.

Ainsi défini, le miracle est possible;
et c'est ce que nous allons démontrer. = Si
l'on jette un coup d'œil sur l'universa-
lité des choses, qu'y voit-on? D'abord la
nature créée, divisée en trois grands règnes:
les minéraux avec leurs propriétés; les vé-
gétaux avec leurs fonctions, les animaux
avec leur instinct; en dehors, l'homme doué
d'intelligence et de liberté; - 2° au dessus de

64

la nature, ce que nous appelons les lois naturelles, c'est à dire les causes secondes produisant ces effets périodiques, constants, permanents, invariables que nous admirons dans le monde, lois harmonieuses, dont la plupart s'imposent à l'homme, mais dont il ~~dérange~~ souvent quelques unes; - 3° au dessus de ces lois le Législateur souverain qui les a posées, Dieu. - Les lois de la nature ont pour principal caractère la stabilité, car où seules des choses privées de liberté, l'harmonie règne. Mais sont-elles immuables? Evidemment non. Qui oserait dire: «Je suis certain que le soleil se lèvera demain»? Sans doute l'expérience nous apprend que certaines règles sont toujours observées, et que la marche de l'univers n'est pas troublée. Mais parce qu'une chose n'est pas, s'en suit-il qu'elle ne soit pas possible?

«Le réel est étroit, le possible est immense», a dit Lamartine. De ce que certaines grandes lois de la nature ne sont pas ordinairement violées, on n'en saurait conclure qu'elles ne le seront jamais; toute certitude humaine est conditionnelle à cet égard. Pour savoir à quoi nous en tenir sur ce point, il nous faudrait connaître la pro-

fondeur des desseins de Dieu, qui nous dit
qu'Il n'a pas de toute éternité décidé qu'
un jour viendrait, où le soleil ne se lève
rait pas; et alors que deviendra la parole
de l'insensé qui disait la veille: « Je suis
certain que le soleil se lèvera demain! »

Aussi bien, que de lois de la nature sont
chaque jour modifiées! Là où existe un
être libre, l'harmonie des choses peut-ê-
tre troublée par l'effet de sa volonté. Lors-
qu'un enfant met la main dans un ruis-
seau, l'eau s'arrête et se surélève; elle
n'obéit plus normalement à la loi na-
turelle de la pesanteur! Chaque jour le
médecin guérit des sourds ou des aveugles;
l'architecte construit des maisons avec
de lourdes pierres; l'artilleur lance d'e-
normes boulets dans les airs. que devien-
nent dans tout ceci les lois de la nature?
Est-ce elle qui guérirait ces infirmes, cons-
truirait ces maisons, lancerait ces boulets?
Le voyageur qui parcourt un désert et
qui trouve tout-à-coup des ruines, affir-
me sans crainte de se tromper que des
hommes ont passé là, des hommes c. à d.
Des êtres libres qui ont modifié la natu-
re inerte. Les lois que nous appelons na-
turelles ~~sont~~ cèdent donc tous les jours

65

aux efforts humains ; et nous ne nous en
étonnons pas, tant il nous paraît sim-
ple qu'une cause supérieure s'opposant
à une cause inférieure modifie les effets
de cette dernière. Ce que l'homme fait ~~est~~,
Dieu à fortiori peut le faire. Seulement
l'homme ne peut s'attaquer qu'à certai-
nes forces de la nature ; Dieu qui est su-
périeur à toutes, peut y apporter telles
déroghations qu'il veut. Le jour où Il
agira de telle sorte qu'un effet ordinaire
de lois naturelles que l'homme n'au-
rait pas pu empêcher, se trouvera em-
pêché, il y aura miracle. Le miracle n'
est pas autre chose en définitive que
la modification apportée au cours ordi-
naire de la nature par un être libre. Seu-
lement il est d'autant plus « miraculeux »
qu'il s'applique à des lois plus impor-
tantes ~~et~~, proportionnellement au de-
gré de puissance de l'être libre ; et il n'
est vraiment miraculeux, dans le sens
précis du mot, que lorsque les modifi-
cations dont il s'agit échappent au pou-
voir des créatures.

Voilà la grande thèse directement dé-
montrée de la possibilité des miracles.
Effrayante au premier abord, elle devient

clair et simple quand on la réduit à ses termes exacts et qu'on s'entend bien sur la notion du miracle. Elle a cependant trouvé, comme toutes les autres vérités d'ailleurs, des contradicteurs. Deux objections principales lui ont été adressées.

1° « Le miracle bouleverse les lois de la nature ; or ces lois doivent être immuables ; car Dieu étant sage a posé les lois les meilleures, et Dieu étant immuable ne peut vouloir autre chose que ce qu'Il a voulu. »
Il est faux d'abord de dire que ~~les~~ ^{les} miracles bouleversent les lois de la nature, dont ils ne sont que des suspensions rares et passagères. « que de temps en temps un mort ressuscite, le monde n'en roulera pas moins suivant sa marche accoutumée ; le soleil ne cessera pas pour cela d'éclairer l'univers, ni la terre de se couvrir de fruits et de moissons, ni le reste du genre humain de naître, de vivre, et de mourir suivant les lois ordinaires. » (Mgr Frayssinous, Déf. du Christian., p. 391). — Ensuite il est absurde de dire que ces lois doivent être immuables ; car ce serait leur soumettre Dieu lui-même. Or « le bon sens dit à chacun que Dieu a établi librement les lois qui gouvernent ce monde visible,

65

que ces lois sont l'effet de sa volonté toute puissante. Comment serait-il le maître ~~de~~ suprême de la nature entière, s'il ne pouvait modifier, suspendre ces lois suivant le dessein de son adorable sagesse?... Sans doute ces lois sont sages, puisqu'elles sont l'ouvrage de la Sagesse même; elles sont très-bien adaptées aux fins que Dieu se propose; mais Dieu ne peut-il pas avoir des raisons de la plus haute sagesse d'y déroger quelquefois et de manifester par ce moyen ses volontés suprêmes? (Ibid., p. 387, 389) » Cela n'est en rien contraire à son immutabilité; car « lors qu'Il régla les lois de la nature, Dieu régla aussi les exceptions qu'Il voulait y apporter; la suspension de la loi entra dans ses desseins éternels, comme la loi elle-même; l'une et l'autre ont été décrétées à la fois... Le miracle n'est que l'exécution de ces décrets; et si après avoir été décrété, il n'arrivait pas, c'est précisément alors que Dieu ne serait pas immuable (ibid., p. 391) »; car c'est alors qu'Il « se déjugerait »!

2° « Dieu n'intervient pas dans la nature; retiré dans sa majesté, Il ne s'occupe pas de nous; Il ne veut donc jamais

faire de miracles, et par suite n'en fait jamais. » # Cette objection n'est qu'une affirmation, qu'une simple affirmation contraire suffirait à éliminer. Mais il est facile ~~de~~^{de} Dieu montrer la fausseté; car elle se trouve en contradiction avec la psychologie, la morale et la théodicée: - 1° avec la psychologie; car l'homme est irrésistiblement porté à la prière; donc il croit irrésistiblement que Dieu peut intervenir dans les affaires de ce monde. Sans cette croyance, toute prière autre qu'une action de grâces serait absurde; - 2° avec la morale; car si Dieu ne s'occupe pas de nous pendant cette vie, il ne s'en occupera pas davantage après la mort; il restera toujours dans sa Majesté. Mais s'il en est ainsi, à quoi bon se contraindre sur cette terre. Vivons et mourons en païens; qu'importe? Puisque Dieu ne s'occupe pas de nous, il n'y a ni récompenses, ni châtements à attendre! - 3° avec la théodicée, qui nous apprend que Dieu est partout ^{et} qu'Il voit tout. Par le seul fait de sa présence partout, Dieu intervient dans le monde. Quand on dit:

que du monde imparfait Dieu détourna sa
face,
Et d'un pied dédaigneux le lançant dans l'es
pace,
Rentra dans son repos,

67

ou dit quelque chose d'injurieux pour Dieu et d'illogique : d'injurieux, car on rapetisse Dieu à la taille de l'homme ; d'illogique, car à quoi bon créer le monde pour l'abandonner !

Les miracles étant possibles, il n'est plus d'objections sérieuses contre la création, qui est bien non seulement un dogme révélé, mais aussi un dogme rationnel. On peut ajouter que ce miracle, le premier et le plus grand de tous est évident. En effet, si le monde n'a pas été créé, c'est qu'il a en lui la raison de son être, c'est qu'il existe par lui-même, ce qui est impossible ; car sans cela, il serait infini, il serait Dieu ! (V. p^{re} plus de développ. le Dogme de la création, I, § 1 et § 3-3°.)

XV.

Reprenons l'examen des objections des « savants » contre l'enseignement religieux. Le conflit qu'il nous faut maintenant résoudre porte sur la question de savoir si les hommes dérivent d'un seul couple primitif, comme l'enseignent les monogénistes, ou si au contraire il y a eu à l'origine des centres de propagation distincts, donnant naissance non pas à des rares séparées, mais à de véritables espèces huma-

nes, ce que prétendent les polygénistes. Le problème de l'unité de l'espèce humaine est un problème à la fois religieux, social, et scientifique.

1° C'est un problème religieux. La plupart des autres ne l'étaient pas; car Moïse, ni l'Eglise n'imposaient une solution. Cette fois au contraire Moïse est clair, et l'enseignement religieux est absolu. L'économie du Christianisme repose en grande partie sur l'affirmation monogéniste, qui conduit à cette formule (plus féconde que la fameuse formule de la Révolution): «Même origine, mêmes lois, même destination pour tous les hommes»; ce qui entraîne comme première conséquence la fraternité universelle, réalisée par la charité. L'Eglise enseigne en effet que le péché originel a infecté toute la race humaine, et que Jésus Christ est mort pour tout le monde. Or Adam seul a péché, ses enfants seuls sont punis. Si donc il y avait eu plusieurs Adams, certains hommes se trouveraient en dehors de la Rédemption; ~~le croire~~ ^{le croire} constitue une grave hérésie. Les Sacraments, qui découlent du dogme de la Rédemption, reposent donc aussi sur l'affirmation monogéniste.

2° C'est ensuite un problème social; l'histoire se charge de le prouver. Le monde en effet a été soumis à deux grandes influences: l'influence païenne, et l'influence chrétienne. Les païens avaient admis l'esclavage, le despotisme, et le règne de la force; l'esclave était une chose (res); et tout étranger un hostis. Le christianisme apporta au contraire la liberté, l'égalité, et la charité; en effet tous les hommes sont frères, et devant Dieu il n'y a pas de différence entre eux; donc arrière l'esclavage, et guerre à toutes les tyrannies! Les païens étaient polygénistes; car ils prétendaient que l'esclave n'était pas de même race qu'eux, et qu'ils ne devaient rien à cette espèce particulière d'hommes, de même qu'ils ne devaient rien aux animaux. Les chrétiens étaient nécessairement monogénistes. — Ce qui était vrai autrefois l'est malheureusement encore aujourd'hui. Les Anglo-Américains exterminent les Indiens, sous prétexte qu'ils mettent obstacle à la civilisation qu'ils prétendent apporter! Ils les massacrent, ils les refoulent, ils les oppriment; et leurs philosophes, leurs moralistes disent pour excuser ces barbaries et leur persuadent que les In-

Dieux ne sont pas de la même espèce qu'eux, que d'ailleurs cette extermination est commandée par le principe de la concurrence vitale !! Voilà où on en est encore aujourd'hui chez un peuple qui se prétend un des plus civilisés. On voit donc qu'il n'est pas indifférent d'être polygéniste ou monogéniste. En effet si les hommes dérivent de plusieurs souches, il ne saurait y avoir aucun rapport entre eux, et la question se pose simplement de savoir quelle sera la race la plus forte, quelle sera par suite celle qui doit dominer les autres. Dans ces luttes, la charité s'oublie la première, puis l'égalité, puis la liberté. Le problème de l'unité de l'espèce humaine est donc ^{bien} un problème social.

3° Enfin c'est un problème scientifique; il relève à la fois des sciences naturelles, et de l'histoire.

Le Monogénisme a pour lui un argument à la fois scientifique et historique absolument décisif: la fécondité ~~de~~ continue des métis, qui n'est niée par personne. Les races les plus dissemblables se croisent très-aisément, sans qu'on ait jamais constaté d'infécondité ou de réversion dans leurs descendants. On a même observé que

Les peuples les plus civilisés étaient en gé-
 néral le produit des croisements de plu-
 sieurs races : les Français par exemple
 sortent du croisement des Celtes, des Ro-
 mains et des Francs. Cela suffit pour
 prouver l'unité de l'espèce humaine.

Les Polygénistes ne savent que répon-
 dre à cet argument qui va au fond des
 choses. Ils se bornent à objecter : 1° les
 différences physiques des diverses races,
 le nègre est noir, l'Européen blanc ; -
 2° les différences intellectuelles et mora-
 les ; les nègres sont des sots, les sauva-
 ges sont des brutes ; l'homme civilisé
 au contraire est intelligent et moral !

à ces objections il est facile de répon-
 dre : 1° d'abord les différences physiques
 sont bien peu considérables. Entre les a-
 nimaux d'une même espèce, on en trou-
 ve souvent d'immenses ; entre les races
 humaines, tout se réduit au contraire
 à une question de couleur et de systé-
 me pileux, c.à.d. à des modifications su-
 perficielles de l'organisme. Quant à la
 structure anatomique, elle est identi-
que chez tous les peuples. Or la couleur
 de la peau tient simplement à l'acti-
 on du soleil sur la 2^e couche de la peau,

elle qui se trouve entre la derme et l'épi-
derme, et qu'on appelle corps muqueux
de Malpighi. Le corps est blanc; il bru-
nit à la lumière et blanchit de nouveau
à l'ombre; on le trouve chez tous les hom-
mes. On a vu des Européens devenir noirs
et des nègres devenir blancs sous l'influ-
ence de certaines affections morbides telles
que la mélanose, modificatrices du corps
de Malpighi; on encore quand les premi-
ers habitaient longtemps les pays du
midi, et les seconds les pays du Nord.
C'est ainsi notamment que les Turcos ble-
sés en 1870 pendant le siège de Paris, ~~ava-~~
avaient beaucoup pâli, après un séjour
de quelques mois dans la capitale. Quant
aux cheveux qui paraissent si différents
chez le nègre et le blanc, ils ont cependant
la même structure. Ainsi les différen-
ces physiques qu'on signale sont pu-
rement superficielles, et ne méritent pas
de nous arrêter. = Une remarque curieu-
se à faire, c'est que beaucoup de polygé-
nistes sont en même temps évolution-
nistes; c'est à dire qu'ils tiennent ce lan-
gage: « Les animaux dérivent d'une seule
souche; il est vrai que les différences sont
quelquefois considérables, par exemple

70

entre un éléphant et un papillon, mais elles tiennent à des circonstances extérieures, et il n'est pas besoin de s'en occuper. Il en est tout autrement pour les hommes; ils ne descendent pas d'une même souche; en effet voyez quelles différences existent entre eux! Les uns sont noirs, les autres blancs. Il est impossible d'assimiler des êtres aussi différents! » Et ne dites pas que cela est illogique, que cela est contraire aux faits, que cela est anti-scientifique, que cela est absurde! Qu'importe aux auteurs de ce beau raisonnement! Ils ont dit juste le contraire de ce que dit Moïse, c'est assez; tout est démontré!!

2° Quant aux différences intellectuelles et morales, ces prétendues différences n'existent pas. Il y a des nègres docteurs en droit; les Japonais sont en général très-intelligents; les Chinois ont fait d'admirables inventions. L'australien lui-même qu'on s'accorde à reconnaître comme le plus abruti des sauvages, se laisse parfaitement civiliser. Ce qui manque au sauvage et au nègre, ce n'est pas la faculté de civilisation, c'est le civilisateur. De même que la vapeur existait, mais

ne servait à rien avant que Papin l'eût
révélé, De même les facultés intellectu-
elles et morales des sauvages préexistent,
mais ne servent à rien, quand on ne les
développe pas. L'œuvre des missionnai-
res est justement de révéler ces facul-
tés, de les faire passer pour ainsi dire
de l'état potentiel à l'état actuel. —
Les récentes découvertes de la linguisti-
que, en manifestant les rapports des di-
verses langues entre elles, viennent enco-
re apporter un appui à la doctrine
monogéniste.

Affirmons donc sans hésitation l'
unité de l'espèce humaine, et avec el-
le l'égalité de tous les hommes sous
le soleil.

XVI.

La question par laquelle nous termi-
nerons se rattache à la fois au trans-
formisme et au polygénisme. Il s'agit
de la génération spontanée. Posons d'a-
bord le problème; nous indiquerons en-
suite sa solution scientifique, puis ses
rapports avec la Religion.

I. = La question de la génération sponta-
née avait déjà été soulevée par Aristote-
le et l'arabe Avicenne; mais ni l'un ni

71

l'autre ne l'avaient comprise tout entière. Ce n'est que de nos jours qu'elle a pris une tournure scientifique. On peut la formuler ainsi : La matière fermentescible produit-elle, oui ou non, d'elle-même des infusives ou autres animaux microscopiques ? Ce n'est que pour ces infiniment petits du règne animal que la question se pose. Les grands animaux, et même les animaux à peine visibles à l'œil nu doivent être écartés de ^{ce} débat, où l'arme la plus employée, sinon la plus sûre, est le microscope. On peut encore poser le problème d'une autre façon ; et se demander si les éclosions qu'on attribue à la génération spontanée ne seraient pas dues plutôt à des ferments, à des germes charriés par l'air, et qui ne feraient que se développer, sans en ~~être~~ naître, dans la matière fermentescible.

II. = Un philosophe, habitué à contempler d'une part le néant qu'il ne peut concevoir, de l'autre l'infini qu'il ne peut comprendre, l'origine de l'homme d'un côté, la fin de l'autre, pourrait refuser de pénétrer dans l'étude de ces infiniment petits qu'il lui est impossible d'approfondir, comme il refuse souvent

D'étudier les infiniment grands qu'il ne peut embrasser. Le physicien plus hardi et croyant à la sûreté de ses instruments, n'hésite pas à pénétrer dans le sanctuaire où s'élabore la vie des infusoires; aussi la question de la génération spontanée est-elle devenue plutôt du ressort des sciences naturelles que de celui de la philosophie. Des expériences en sens contraire ont été faites. Les plus célèbres sont celles de M. Pasteur, adversaire ardent de la génération spontanée, défenseur convaincu du panspermisme. Il a réussi à faire partager ses opinions par la grande majorité des membres de l'Académie des Sciences, qu'il choisit ordinairement pour juges de ses expérimentations. Tout le monde se souvient de la fameuse expérience des 60 ballons, dont les liquides fermentescibles placés dans certaines circonstances différentes, toutes autres choses étant égales d'ailleurs, fermentèrent ou ne fermentèrent pas précisément suivant les indications de M. Pasteur. Cette expérience et bien d'autres font pencher la balance scientifique du côté du panspermisme.

III. = Reste maintenant à se demander

72

quels sont les rapports de cette question de la génération spontanée avec la Religion. On a dit que St Augustin et St Thomas d'Aquin en étaient partisans. Cela tendrait à prouver que la Religion n'est point intéressée dans le débat; - mais l'argument ne vaudrait rien, car on a donné beaucoup trop de portée à quelques antithèses sans conséquences. - Il y a d'ailleurs deux façons de comprendre la génération spontanée qui sont bien différentes l'une de l'autre :

1° La première est celle d'Hoekel, qui prétend que la matière fermentescible produit de ses seules forces et sans le secours d'un acte créateur de Dieu, les ferments et les infusoires. Dans ces conditions, le système de la génération spontanée se réduit à un matérialisme pur et simple, et il est impossible à aucun chrétien de l'accepter. Il y a là un conflit, mais non un conflit entre la Religion et la Science; car le matérialisme n'est qu'une hypothèse erronée, dont l'absurdité se démontre philosophiquement, et qui n'a rien de scientifique.

2° On peut dire au contraire que la matière fermentescible produit les infusoires.

res, soit materialiter, soit potentialiter,
mais simplement parce que Dieu a préa-
lablement créé les germes qui s'y doivent
développer. Que ce germe soit charrié par
l'air, ou qu'il soit enfermé dans la ma-
tière, il importe à la Science, mais il
n'importe plus à la Religion, c.àd. que
dans ces limites-là le philosophe chré-
tien peut, suivant ses convictions scien-
tifiques, admettre ou non la génération
spontanée. Là encore, sur cette question
comme sur tant d'autres, l'enseignement
religieux ne gêne pas le Savant. La Sci-
ence et la Religion restent indépendan-
tes l'une de l'autre; mais il n'en faut
pas conclure qu'elles doivent res-
ter isolées. Marchant toutes deux vers
le même but par des voies différentes,
double expression d'une même pensée,
la pensée de Dieu, elles ont intérêt à
s'éclairer mutuellement. C'est la con-
dition pour qu'elles ne s'égarent pas;
c'est la condition pour que l'Esprit
humain, conduit par la Science et la
Foi, arrive rapidement à ses fins, c.àd.
à la somme de connaissances qu'il lui
sera donné d'acquérir.

INDEX.

73

Introduction.

1. Sources et caractère des prétendus conflits entre la Religion et les diverses sciences.
2. Impossibilité de conflits réels.
3. Les diverses attitudes que peuvent prendre les Savants vis-à-vis de la Religion.

Chapitre 1: Sciences naturelles.

4. Le Ch. 1 de la Genèse; concordance du récit de Moïse avec les conjectures astronomiques et géologiques modernes.
5. Partie scientifique de l'Hexaméron.
6. Digression sur l'histoire, l'objet, et le degré de certitude de la Paléontologie.
7. Réfutation des objections tirées de l'antiquité présumée de la terre.
8. Réfutation des objections tirées de l'antiquité ~~de~~ présumée de l'homme.
9. L'origine de la vie; - conception religieuse et conception athée de l'univers.
10. Thèse darwiniste; thèse; principes.
11. Examen au point de vue scientifique.
12. Examen au p^t de vue philosophique.
13. Examen au p^t de vue religieux.
14. Digression sur la possibilité des miracles et de la création.
15. Examen des questions soulevées sur l'unité de l'espèce humaine.
16. Examen sommaire du problème de la génération spontanée.

FIN.

Emile Chéron



